Charline88

Les ors de la Terre

Le Jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : Charline88
Autres : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Les ors de la Terre

© Le jardin d'Aphrodite - Octobre 2017

Sommaire

Chapitre 1 **3**

Chapitre 2 **33**

Chapitre 3 **63**

Chapitre 1

Les derniers jours de juin étaient chargés d'humidité. Il avait plu depuis une bonne semaine et la chaleur moite de ce petit dimanche matin avait quelque chose de brumeux. Depuis plus d'une heure, Claude vaquait aux tâches domestiques. Puis les cloches de l'église se firent entendre distinctement, appelant les fidèles à la messe dominicale. Les fidèles ? Une poignée d'irréductibles qui tenait bon et allait de paroisse en paroisse. Les curés ou abbés devenant rares dans les campagnes, le même devait officier dans six ou sept églises par roulements, selon un plan bien établi par le diocèse.

Le son de cet appel à la prière semblait si proche que cela ne pouvait signifier qu'une chose : il allait faire beau. Michel dormait encore ; le jour du Seigneur restait pour lui un moment paisible, de relaxation. Mais Claude, elle, avait une idée bien arrêtée sous sa superbe chevelure brune. Elle revint dans la chambre sans bruit pour y récupérer un polo à longues manches de son mari. Elle ressortit sans que le corps allongé n'ait seulement tressailli. Le sommeil du juste, après un début de nuit plutôt agréable. Claude eut une pensée autant pour la soirée que pour les tendres effusions qu'ils avaient échangées, partagées avec bonheur.

Sur la table de la cuisine, près du bol vide qui attendait la levée du corps, elle posa un morceau de papier griffonné à la hâte ; sur celui-ci étaient notés ces mots : « Je suis partie faire un tour ; je rentre pour le déjeuner. » En jean et polo, elle se chaussa d'une paire de souliers bien solides. Là où elle se rendait, ils ne seraient

pas de trop. En traversant le garage, elle s'empara d'un panier en osier et jeta son *Opinel* fermé au fond de celui-ci. Il serait utile si d'aventure... Voilà, c'était parti pour quelques heures de solitude.

Il y eut tout d'abord le lac à longer pour ensuite se faufiler sur un sentier qui partait vers les pentes forestières. Elle savait exactement où aller, et chaque nouveau carrefour ne l'inquiétait nullement. Ses pas alertes la menaient tout droit là où son esprit lui dictait de se rendre. Au-dessus de sa tête, les bras multiples des sapins zébraient le ciel de leurs nuances de verts sombres. Mais ce que Claude cherchait ne serait jamais en l'air et ses yeux se perdaient sur un sol à l'humus épais. Elle souriait, heureuse de cette promenade insolite.

Un court instant, elle revit les tendres gestes nocturnes de son Michel. Dormait-il encore ou bien s'était-il levé ? De toute façon, il saurait bien comprendre qu'elle avait besoin de se dégourdir les jambes. Au creux de ses reins, en mémoire et tellement présentes, leurs frasques amoureuses se rappelaient à son souvenir. Quand avait-il dérivé ? Et cette fessée qu'elle avait reçue, quand l'avait-il décidée ? C'était de toute évidence prémédité, et elle avait – comme d'habitude – aimé cela.

En fait d'habitude, ça n'arrivait qu'une fois ou deux par an, mais elle en adorait le principe. Et alors qu'elle s'y attendait le moins, ses mains lui avaient chauffé le derrière ; de simples prémices à ce qui avait suivi. Ah, leur chambre à coucher, si elle pouvait parler ! Elle en aurait, des bêtises à raconter.

Au milieu d'un raidillon plus prononcé, la femme s'arrêta un moment, écoutant le faux silence environnant. Finalement, elle et son Michel avaient tout pour être heureux ; oui... tout !

Lui, qui venait de finir son année de bâtonnier au tribunal, avait désormais un peu plus de temps libre : il lui était ou serait destiné tout entier. Elle, depuis son mariage, s'occupait des intérieurs des autres : améliorer, rendre plus agréable leur cadre de vie. Ils la payaient bien pour cela. C'était un amour de boulot qu'elle

affectionnait par-dessus tout. Mais... parce qu'il y avait toujours un mais, une seule ombre au tableau : cette impossibilité clinique à donner à son mari les enfants dont tous les deux rêvaient. Ils avaient abandonné tout espoir au bout de dix années de consultations chez tous les plus grands pontes en la matière.

Tout avait été tenté, mais il n'en était rien ressorti de concret. Alors de temps en temps, comme ce matin, il lui arrivait un coup de cafard, un blues énorme. Totale contradiction entre le plaisir de la nuit passée et ces pensées sombres dès son lever. Mais impossible d'y échapper une fois de temps à autre, et seule une longue balade en forêt la dériderait peut-être. Cette fois, elle se trouvait à la croisée de deux sentiers nouveaux. De larges tranchées creusées par les roues d'un engin forestier, sans doute. Ceux-ci avaient remplacé – pas toujours avantageusement – les chevaux qui débardaient proprement.

La chaleur devenait plus étouffante et elle sentait la sueur qui lui coulait dans le dos, mais aussi dans la gorge formée par ses deux seins compressés par le soutien-gorge qu'elle regrettait déjà d'avoir mis. Bien entendu, pas question de remonter les manches du polo qui lui garantissaient qu'aucune tique ne viendrait se planter dans sa jolie peau. Ces bestioles pouvaient s'avérer dangereuses à la santé. Elle hésitait : partir sur la gauche ou la droite ? De quelle côté aller ? L'endroit vers lequel elle montait ne devait plus être très loin, mais en forêt, une erreur de dix mètres et elle pourrait passer à côté des trésors qu'elle convoitait. Elle opta cependant pour le sentier sur sa gauche.

Sa progression se faisait plus lente. Claude ne levait plus les yeux. Elle laissait ses regards traîner sur l'humus odorant qui s'étalait en un tapis épais sous les rares hêtres et chênes perdus parmi les sapins gigantesques. Ce qu'elle espérait se trouvait sans doute par-là, si elle le découvrait. Elle écouta un instant un bruit étrange qu'elle identifia rapidement : un pivert au bec dur comme de l'acier martelait un arbre. Son déjeuner devait se trouver tout

proche sous l'écorce, et la cadence ne faiblissait pas. Lorsqu'elle leva les yeux, elle le vit. Il était accroché à un tronc, ne se préoccupant nullement de cette intruse qui empiétait sur une partie de son territoire. Son seul objectif : le ver qu'il ambitionnait. Celui-ci avait vraisemblablement plus d'importance que cette chose qui foulait sans précaution le sol de la forêt. Son butin en travers du bec, l'oiseau coloré fila sans demander son reste.

Alors la femme scruta de nouveau ce tapis roux et vert. Elle fouillait des yeux ces endroits que depuis plus de vingt ans elle arpentait plusieurs fois par an. Cette terre était généreuse pour qui savait l'apprivoiser, l'aimer, et Claude découvrait toujours aussi émerveillée ces splendeurs et ces fruits qui en faisaient un petit paradis.

Quand son œil avisé aperçut la première petite perle dorée, celle-ci n'était guère plus grosse qu'un bouton de guêtre. D'une poignée de feuilles, elle recouvrit le bébé, trop minuscule pour être ramassé. Puis, en cerclant tranquillement, les yeux brillants d'excitation, la femme, canif à la main, commença alors une cueillette de rêve. Les entonnoirs aux couleurs d'or s'entassèrent dans son panier. C'était comme un tapis formé par des dizaines puis de centaines de ces girolles qui, ce soir, illumineraient le repas de leur simple présence dans un plat, le rehaussant d'un parfum subtil et de saveurs incomparables. Claude remplit rapidement son panier et reprit le chemin du retour. Elle était heureuse et s'arrêta un instant tout en lisière d'une immense clairière.

Ce trou dans les sapins, œuvre des bûcherons, laissait entrevoir en contrebas, par-dessus le feuillage des jeunes arbres fraîchement replantés, la tache bleue du lac, de son lac. Puis son regard obliqua sur la gauche, cherchant le point sombre de sa maison. Michel était-il debout ? Sous elle, la marée frémissante, faite de verts innombrables, ondulait sous une brise légère. Décidément, ce début d'été avait du bon, cette année ! Alors, mue par l'envie de rentrer,

elle suivit des sentes qui plongeaient toutes vers ce point d'eau au fond de la vallée.

⋆

Les volets de bois de la chambre étaient ouverts, signe que le maître de céans devait se trouver quelque part dans la demeure.

— Michel ! Michel ! Où es-tu ?

Pour seule réponse, un bruit de moteur dans la remise qui servait d'atelier à son mari. Elle sourit. Il devait bricoler dans ce coin-là. Alors elle décida d'aller s'en assurer. La porte était béante et l'homme, torse nu, travaillait un morceau de métal sur son étau. Bon Dieu, qu'il avait fière allure !

— Coucou ! Qu'est-ce que tu fabrique de beau ?

— Ah, Claude... mais où diable étais tu partie ? Pas à la messe, assurément !

— Non, mais c'est une surprise. Tu verras...

— Bien. Mais dis-moi : depuis quand te balades-tu avec mes habits sur le dos ? Je ne l'ai pas trouvé, celui-là, et ça m'a obligé à rester torse nu.

— Menteur... il vient de l'armoire, et tu n'y mets jamais les pieds. Je dois toujours tout te préparer comme pour un enfant.

Il éclata de rire et elle aussi. Les tempes grisonnantes, la taille un peu plus replète, il restait à quarante-six ans plutôt bien foutu. D'un œil avisé elle suivit le roulement des muscles sous la peau de cet homme avec qui elle partageait tant, pour ne pas dire tout, depuis... plus de vingt années déjà.

— Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Oui, oui, j'ai même tout rangé sur l'évier, ne t'inquiète pas. Tu devrais peut-être prendre une douche : tu sens la transpiration, ma belle !

— Tu n'es pas toujours aussi *néreux* pour les odeurs... Certaines ne te dérangent pas plus que ça, hein !

— Oui. C'est justement pour cela que je t'envoie à la douche ; tu es désirable, même habillée en mec, et tu empeste un parfum qui me donne des idées...

— La nuit passée ne t'a donc pas suffi ? Il t'en faut toujours plus ?

— Plains-toi ! Je ne te donnerais plus rien, tu en déduirais quoi ? Que j'ai une maîtresse ou quelque chose de ce genre ? Ah, Claude... Vade retro, Satanas !

Elle était repartie sur la pointe des pieds. C'était sûrement vrai que sa sueur devait se sentir de loin. Alors la salle de bain l'accueillit, et alors qu'elle retirait le polo, le bruit de moteur dans l'atelier reprit, donc Satan pouvait se laver en paix. Claude en eut comme un regret. S'il avait fait un seul mouvement pour... oui, elle l'aurait laissé faire. C'était toujours ce foutu mélange d'envie et de nostalgie, cet éternel balancement entre joie et désespoir, mais comme toujours ça lui passerait. En tout cas, l'eau qui lui dégoulinait sur la tête, se répandant partout sur son corps, l'empêchait de penser.

La fleur de nylon courait sur une peau d'un mat uniforme. Elle allait de ci de là sans vraiment s'appesantir sur un endroit en particulier, les massant tous en général. La sensation était des plus douces et l'eau tiède ajoutait encore à ce petit bonheur. Puis le gel odorant entraînait sur le corps de la femme nue des milliers de bulles savonneuses qui se trouvaient inévitablement dirigées vers le sol, glissant le long des longues jambes de Claude. Elle entreprit donc de les frotter l'une après l'autre vigoureusement. Quand ses mains remontèrent vers la fourche que la jointure de ces deux jolies quilles instaurait, elle s'attarda peut-être plus que de raison sur ce lieu, haut symbole de la féminité, mais aucune image érotique ne dansait dans la tête brune. Seulement un sourire, un sourire de gamine, une gosse sans vrai visage. Le soupir qui fusa de la gorge de Claude était-il de satisfaction pour sa vie ou de regret pour cette absence qui lui devenait insupportable ? Son avocat de mari

avait un jour parlé d'adoption... mais il lui avait aussi raconté ce chemin de croix que, dans cette France, représentait cette requête.

⋆

Le soir tombait lentement sur cette chaude journée d'été. Claude avait opté pour une simple omelette aux girolles. Et Michel, dans son assiette, découvrait quelques-uns de ces bouts de terre des Vosges. Un plaisir pour les yeux avant de finir en régal pour l'estomac. Il savait où était partie, sa belle, tôt ce matin, et ce qui lui croquait sous la dent valait bien une petite demi-journée sans elle. Mais elle avait aussi un de ces airs qu'il lui connaissait depuis longtemps. Ils ne vivaient pas ensemble pour rien : les moindres humeurs se reflétaient sur les bouilles de ces amoureux qui se côtoyaient depuis tellement d'années.

Il ne savait pas ce qui turlupinait sa Claude, mais même si elle ne montrait rien, d'instinct il se rendit compte que quelque chose clochait. Il engagea prudemment la conversation :

— Tu es montée au Phény ? Pour les girolles, il y en aura d'autres ?

— Ah oui, oui, au Phény. Ils ont coupé beaucoup d'arbres là-haut, et de nouveaux chemins ont fleuri partout ; j'ai failli ne plus m'y retrouver !

— Ils ne sont pas allés dans notre cachette ?

— Non. C'est sur l'autre pente qu'ils ont débardé, comme des cochons, je t'assure. Des ornières énormes, et des tas de branches dans tous les coins. Certaines sont sur le ruisseau, l'emblavant sur des dizaines de mètres.

— Ah... S'ils touchent aux poissons, la société de pêche sera là pour les interpeller. Mais dis-moi, tu es fâchée ? Pour cette nuit ? Pour notre petit jeu ?

— Quoi ? Mais non ! Pourquoi me dis-tu cela ?

— Eh bien, je ne sais pas trop. Je t'ai trouvée soucieuse, absorbée par je ne sais quel problème. Et toute la journée tu m'as

donné cette impression que quelque chose ne passait pas, alors je pose la question.

— ... ? Non, non, tu n'y es pas vraiment.

— Donc, il y a bien quelque chose qui ne va pas ? Et c'est un si grand secret ? Je ne peux donc pas savoir ?

— Bof... c'est juste un moment pénible pour moi. Tu sais... enfin, un état général, et je ne saurais trop dire quoi.

— Ouais, une jolie formule pour me laisser hors du coup, hein !

— Non ! Non ! Mange donc, l'omelette va refroidir. Tu sais, j'avais un bon panier de champignons ; j'ai blanchi les autres, et demain je les congèlerai.

Michel sentait bien qu'elle voulait l'éloigner du vrai fond de cette histoire. Il n'était pas dupe, mais il resta muet. Pas question de la harceler ; il la connaissait par cœur, et quand elle jugerait que ce serait le bon moment, elle s'en ouvrirait à lui. Ne pas la brusquer, savoir être patient : c'était cela qui avait permis à leur couple de durer, sans nul doute. Il suivait des yeux cette femme qui évoluait dans son intérieur avec souplesse et grâce. Et son envie, celle que lui procuraient encore les images revenues de la nuit, fit grimper en flèche sa température.

Le baromètre était au grand beau fixe ! Il huma un long moment l'air de ce crépuscule qui remplissait leur espace. Devant lui, la masse dans laquelle les étoiles du ciel se reflétaient semblait aussi lisse qu'un miroir. Pas de brise, pas de vent. Rien. Un dimanche soir enchanteur qui pourtant laissait à l'homme un étrange arrière-goût d'amertume. Il savait sa Claude en proie à une perturbation sans parvenir à la définir, et ça... ça lui était insupportable. Alors quand elle vint se poser à ses côtés sur la balancelle, tout simplement il lui prit la main.

Comment diable son mari avait-il senti son mal-être ? Quand elle posa ses fesses sur la balançoire où il avait pris place depuis un petit moment déjà, elle fut heureuse qu'il lui prenne la patte. Ça ne pouvait que la rassurer. Puis, par instinct, elle colla sa tête

contre cette épaule solide. Elle esquissa un sourire qui s'avéra n'être qu'une grimace, mais, par chance il ne pouvait pas la voir. Michel, son île, son abri, dans ces passages difficiles, il avait toujours été là. Mais elle n'allait pas encore le lui rabâcher ; lui aussi en souffrait silencieusement, de ce vide laissé par la non-venue d'un gamin.

Ce geste si familier avait des tas d'interprétations possibles, et le mari en déduisit hâtivement qu'elle venait rechercher un peu d'amour. En un sens, c'était sans doute vrai. Mais pas forcément celui auquel à ce moment précis son cerveau de mâle faisait référence. Alors cette main qui se mêlait à la sienne se libéra pour venir caresser la chevelure abondante de sa dame. Elle tressaillit, comprenant immédiatement la méprise. Mais pour refuser les câlins, il lui aurait fallu une plus grande dose de courage, et ce soir... sa vaillance était en berne.

Elle le laissa donc lisser, pour commencer, ses mèches qui s'éparpillaient, de par sa position, sur son visage. Les doigts fureteurs les remontèrent délicatement pour les remettre dans le rang. Puis de ce front vite découvert, la paume masculine effleura la peau avec une infinie lenteur. Elle fit maints passages délicats. Et pour finir, insensiblement les doigts furetèrent davantage, s'infiltrant plus bas, sur le menton après avoir délaissé les joues. Le périple balbutiant menait irrémédiablement la patte du monsieur vers un paradis minuscule où ne siégeaient que deux seins. Claude, les yeux fermés, ne broncha pas quand enfin, après s'être longuement promenée sur son cou, la paluche masculine lui ausculta la poitrine.

Mais elle avait les pensées ailleurs, plongées dans des paperasseries administratives inouïes. Elle se rendait compte que son mari était déjà prêt à lui faire l'amour, ne refusait pas cette éventualité, mais elle n'était pas vraiment dans l'ambiance. Et elle ne chercha pas plus que cela à garder cette main sur elle quand il la retira presque brutalement. Michel avait-il perçu, éprouvé, cet éloignement passager de son épouse ? Peut-être. Elle n'avait pas eu les

réactions habituelles à ces stimuli amoureux. Ça devait se ressentir drôlement pour qu'il quitte si vite sa peau.

— Tu ne veux vraiment pas me dire ce qui te tracasse ?

— ... rien, je t'assure.

— Tu ne me mentirais pas, Claude ?

— Non. Je suis un peu ailleurs, dans la lune, mais tout va bien. C'était bien... tes caresses.

— Pour toi, parce que je t'avoue que j'avais l'impression de cajoler un corps endormi, sans vraies attentes.

— La fatigue de nos jeux passés et de ma balade matinale.

— Mon œil ! Je suis certain que tu as un truc qui ne va pas, mais je ne peux pas t'obliger à te confier.

— Qu'est-ce que tu vas imaginer... Rien. Il n'y a rien. Mais nous n'allons pas nous disputer.

— Tu as raison ; moi, je vais me rafraîchir les idées. La baignoire est là, qui me tend les bras.

L'homme avait délicatement repoussé le corps de Claude sur le côté. Il s'était levé brusquement et se dirigeait vers le lac, en bordure de la pelouse. Elle le vit sur le ponton retirer son short et sa liquette ; un instant plus tard, le bruit d'eau qui jaillit lui apprit qu'il avait sauté depuis le ponton dans la flotte. Elle bredouilla quelques mots d'excuses à l'attention de son homme, mais il ne pouvait plus les entendre... depuis un moment.

— Attends... Tu n'as pas pris de serviette. L'eau est bonne, mais tu risques de prendre froid à la sortie.

Elle se rendit compte que son murmure ne s'adressait qu'au vide. Il ne pouvait pas écouter, et encore moins ouïr ces mots-là. Alors elle fonça prendre un drap de bain puis, se ravisant, elle en sortit de l'armoire un second. Après tout, la piscine était immense et ils tiendraient bien à deux dans ses eaux. Elle revint vers le plongeoir de fortune d'où il avait bondi dans le lac. Mue par elle ne savait quel mimétisme, Claude dégrafa la ceinture de son déshabillé. Le faire glisser au sol devenait un jeu d'enfant. Totalement nue sur

le plancher, elle ferma les yeux et sauta également dans le liquide frais.

À une dizaine de mètres du rivage, Michel évoluait dans une brasse impeccable. L'eau était fraîche ; même au plus fort de l'été, elle ne dépassait jamais les dix-huit à vingt degrés. Il entendit soudain un autre plouf conséquent, donc Claude venait le rejoindre. Ça lui ferait du bien de se rafraîchir aussi les idées. Et quand elle le rejoignit, elle s'enroula à lui comme une liane. Elle ne portait, à l'instar de lui, aucun vêtement. Si son court moment d'isolement avait aidé Michel à débander, son envie reprit forme en sentant ce corps contre lui.

La diablesse n'avait jamais eu à parler pour lui insuffler ses envies, mais là il n'était pas sûr que ce soit bien cette raison qui la poussait à venir se souder à lui. Non, il y avait un nuage persistant qui obscurcissait leur ciel. Il en aurait le cœur net. Elle finirait bien par lui avouer ce qui clochait. Il tenta une première fois de se dégager, sans y parvenir. Elle savait si bien se cramponner à ses épaules... et il ne pouvait, assurément, pas dire qu'il n'aimait pas cela ! Une ensorceleuse, mais c'était la sienne.

⋆

L'eau, de jour si claire, s'avérait tout autre lorsque que le soleil était totalement couché. Michel cessa de nager et se laissa descendre sous cette nappe fluide. Claude n'aimait pas enfoncer sa tête sous la surface, alors elle lâcha de suite le corps de son homme. Avait-elle compris qu'il s'était sciemment laissé immerger par l'eau ? Elle sentit ce corps fort lui échapper en glissant dans les profondeurs de l'onde. Elle était venue chercher de l'aide mais il fuyait.

Il réapparut à quelques brasses d'elle, qui se mit en devoir de le rejoindre à nouveau. De nouveau elle se frotta à son mari qui lui murmura quelques mots qui lui semblèrent éclater presque violemment dans ses oreilles. La nuit, les voix portent plus loin, plus fortement aussi.

— Alors ? Ma belle, tu veux continuer à avoir mal toute seule ? Dis-moi... on en parle ou non de ce qui te chagrine depuis ce matin ?

— ... Viens... Rentrons. J'ai amené deux serviettes. J'ai un peu froid.

La rive n'était pas très éloignée ; ils nagèrent de concert vers la terre ferme. Sur le ponton, enroulés chacun dans un long drap d'éponge, Claude se frictionnait énergiquement. Alors, mu par un réflexe normal, Michel lui frotta le dos. Elle aimait d'ordinaire ses petites attentions. Cette fois encore, elle le stoppa dans son action, mais pas pour le repousser.

— J'ai envie que tu me serres fort contre toi. J'ai parfois des images qui montent toutes seules dans ma tête, et elles sont difficiles à faire fuir.

— Ah... Et ces images, c'est moi qui les ai provoquées ? Avec mon jeu idiot, peut-être ?

— Mais non ! Tu sais, je ferme les yeux, je fais semblant depuis longtemps, mais je suis rattrapée par cette impossibilité d'avoir un bébé.

— C'est donc encore et toujours cela ? J'aurais aimé t'aider de toutes mes forces, mais je suis bien impuissant face à un problème aussi insoluble...

— Écoute ; ne pourrait-on pas tenter...

— Tenter une fois encore ? Mais ça va te faire encore plus mal ; nous en avons vu combien, des spécialistes et pas des moindres ? Ils sont tous unanimes.

— Oui... oui, mais en adopter un, même si c'est long et difficile, peut-être que ça me donnerait un courage qui me fait de plus en plus défaut. Je me sens... si inutile, de plus en plus souvent.

— Bien, mon ange ; tes désirs sont comme des ordres, mais je ne te cache pas que le parcours risque d'être compliqué et que tu vas grincer des dents devant... les lenteurs de nos administrations. Notre nation est un pays de paperasserie sans nom : un formulaire

pour ceci, un autre pour cela, et puis les services sociaux vont disséquer notre vie, en long, en large et en travers.

— Oui, mais avec ton soutien... et puis nous n'avons rien à dissimuler ; alors... le jeu en vaut la chandelle.

— Si c'est pour ton bonheur, je veux bien que nous tentions le coup. Mais je commencerai le dossier demain ; le dimanche, c'est jour de repos pour tout le monde.

Entortillée dans sa serviette, il lui sembla qu'un vrai sourire venait de s'esquisser sur ses lèvres. Il la prit par le bras, et c'est ainsi qu'ils regagnèrent la terrasse. L'escarpolette les vit prendre place sur elle une fois encore, et d'un pied, Michel se mit à faire aller d'avant en arrière l'assise flottante. C'était lui qui désormais devenait songeur face à l'immensité de la tâche qui allait lui incomber. Mais pour elle, il était prêt à escalader l'Everest, à essayer de décrocher la Lune. Et elle se serra contre lui, comme rassurée par cette discussion nocturne.

Elle passa sa main entre la serviette et la peau de cet homme qui était comme un rempart. Il avait su par ses mots simples calmer ses angoisses, lui rendre un peu de ce courage qui lui faisait si cruellement défaut. Et quand ses doigts rencontrèrent la tige à la jonction de ses deux jambes, elle s'en empara fermement. Elle s'aperçut par la dureté de l'engin qu'il était excité par cette arrivée impromptue. Comment pouvait-il avoir toujours envie d'elle, après toutes ces années ? Combien de fois avait-il dû lui remonter son moral en berne ?

— Ne te force pas si tu n'en as pas envie, Claude...

— Pas envie ? Mais bien sûr que si ! Je t'aime, et tu devrais le savoir depuis... J'ai des passages à vide, mais ce soir mon ciel est moins gris que celui de ce matin. Et même si l'on n'arrive à rien, au moins aurons-nous un but. Et essayer, c'est encore avancer, tu ne crois pas ?

Tout en répondant, elle avait imprimé à son poignet un mouvement lent qui faisait monter et descendre cette main qui se crispait

sur un endroit sensible. Il en oublia un instant l'immensité de ce qui l'attendait pour seulement se consacrer à cet amour physique qu'elle réclamait d'une manière si subtile. Et à force de manipuler cet engin, elle serait pratiquement parvenue à le faire pleurer s'il n'y avait mis un terme.

— Hé, attends ! Ne va pas si vite. Tu voudrais que ce soit terminé avant de commencer ? Moi aussi je veux ma part du gâteau.

Et, joignant le geste à la parole, il la repoussa gentiment en se relevant à demi. Cette fois, c'était elle qui, couchée sur la banquette mouvante, se trouva avec son visage entre les cuisses. Il cherchait bien autre chose que du pétrole, et lentement, d'une langue avisée, il explora de nouveau le sanctuaire si souvent visité. Elle recevait cet hommage lingual avec un pur bonheur, et chaque fois était différente de la précédente. Là encore, c'était... génial et riche en sensations uniques.

Ils firent l'amour comme si c'était la première fois. C'était aussi un peu cela, le secret de la longévité de ce couple hors normes. Se dire que rien n'était acquis, que tout restait un éternel recommencement, et le sexe n'échappait pas à cette règle. Ces deux-là avaient vu tant de couples amis se disloquer, se dissocier, pour ne pas dire se déchirer à force de routine... Mais elle ou lui tenait toujours à surprendre l'autre, et cette alchimie fonctionnait à merveille ; du moins pour eux. Il était difficile dans ce corps-à-corps de savoir qui donnait quoi, mais sans doute que chacun transmettait et recevait une part de ce plaisir qu'ils tenaient à partager.

⋆

Les jours qui suivirent ce fameux dimanche – celui des girolles pour elle, et pour lui celui d'un vrai casse-tête – ces semaines, même, Michel les occupa à répondre à des tas de questionnaires plus ou moins débiles. Les formalités ainsi remplies, le dossier devait encore attendre un agrément obligatoire. Claude était tendre, douce, et

ils faisaient l'amour souvent. Bien entendu, dans ce domaine les figures libres revenaient souvent à l'affiche. Les imposées, Michel ne les avait pas encore reconduites une seule fois depuis cet étrange samedi de juin. Pas par manque d'idées, non ! Simplement parce qu'il ne jugeait pas le moment propice à ce genre d'amusement.

Ensuite, il y eut les convocations : psychologue, psychiatre, services sociaux en tout genre, un parcours où les pièges étaient nombreux. Chaque soir leur apportait leur lot de stress, et leur manière bien particulière de se détendre avait toujours un final éblouissant. Claude aurait déplacé des montagnes pour parvenir à son but, et parfois son mari avait bien de la peine à reconnaître dans cette femme féroce contre la société la douce épouse de ces années passées. Elle lui montrait un autre visage, plus guerrier, plus conquérant.

Alors un après-midi, un jeune loup de l'Aide Sociale à l'Enfance vint sonner à la porte sans prévenir. Elle le fit entrer et le type lui posa quelques questions, puis fit une visite guidée du chalet. Il nota sur son papier que le lac bordait le terrain des candidats à l'adoption. Le soir, lors du retour de Michel, ce fut une tragédie : l'autre avait laissé entendre que ce n'était pas sécurisé, et que... Pour la première fois depuis leur mariage, la querelle fut dévastatrice, et le mari finit par claquer la porte.

Bien sûr, au bout d'une heure de solitude, elle l'avait appelé au téléphone, lui jurant les grands dieux que tout serait calme comme avant. Elle lui avait présenté des excuses, mais quelque chose avait déraillé, et cette fois le rabibochage sur l'oreiller qu'entreprit Claude avait un air de rouerie. S'il se laissa faire, Michel n'en fut pas dupe pour autant. Et chaque étape plus difficile à franchir que la précédente menait ces amoureux-là vers la catastrophe.

Combien d'autres soirs après ce premier esclandre Michel passa-t-il dans son bureau ? Le calcul ne serait pas très conséquent si, par ailleurs, la secrétaire de l'avocat ne l'avait un matin pressé de questions.

— Bonjour, Patron. Vous avez une petite tête ce matin. Je vous fais un café ?

— Oui, Maryse. Bien serré si possible.

— Oh, oui. Vous avez passé la nuit sur un dossier ? Vous avez une mine de papier mâché.

Elle scrutait son patron avec une insistance qui frôlait l'insolence. Finalement, il se dit qu'il ne savait rien de cette femme sinon qu'elle faisait au bureau un travail remarquable. Elle n'était sans doute pas aveugle et sentait bien que depuis quelques temps son boss était de plus en plus étrange. De toute façon, vu sa place à l'étude, elle était dans beaucoup de secrets et il était possible qu'elle soit plus ou moins au courant pour cette adoption qui devenait pour Michel une croix lourde à porter.

— Vous avez des ennuis familiaux ? Pourtant madame Claude est la plus parfaite des épouses.

— ...

Il a seulement haussé les épaules, ne voulant pas mentir ni répondre ouvertement. Cette femme vers laquelle il leva les yeux, c'était comme si soudain elle venait de prendre vie : il la voyait enfin. Hier encore, elle était la secrétaire modèle ; celle, impersonnelle, à qui l'on confie les dossiers, celle qui tape les courriers. Elle devait s'inquiéter pour son job, pour ce salaire qui lui permettait de vivre, d'autant que Michel était généreux et pas regardant pour payer les heures supplémentaires. Mais, au grand jamais, il ne l'avait vue comme ce que pourtant elle était : une belle femme. Plus jeune que Claude et lui, sans doute d'une bonne dizaine d'années. Des cheveux coupés à la garçonne, d'une couleur tirant entre le brun et le roux, des yeux pétillants de malice, un peu rondelette sans pour cela paraître « grosse ». Non, elle avait des atouts pour tenter un homme, ce que Michel découvrait d'un coup.

— Bon. Pour ce que j'en dis... Vous savez, si un soir vous vous sentez trop seul, ma porte vous est ouverte. Un petit café entre employée et patron n'engage à rien. Je vous vois l'air si... abattu.

Je suis toujours chez moi, après le travail ; alors si vous vous sentiez un soir trop perdu...

Là, encore pas de réplique de la part de son patron, mais elle n'en attendait pas. Elle reprit sa place dans son bureau, et quelques minutes plus tard le téléphone ramenait Michel lui aussi à ses occupations quotidiennes. Claude était au bout du fil, malheureuse et toute confondue en excuses qu'il fit semblant de croire, une fois de plus. Ce soir... ce soir ils auraient cette explication qui devrait remettre les pendules à l'heure. Il ne supporterait plus très longtemps ces scènes devenues incessantes.

L'homme avait dans sa caboche tourné et retourné ses arguments. Claude devrait l'écouter jusqu'au bout, et cette fois il n'était plus possible de continuer de la sorte. Ce couple si heureux, ces amours si parfaites volaient en éclat, se délitant dans les méandres d'un processus administratif implacable. Il en était conscient : son épouse ne supportait plus l'attente et les rencontres avec tous ces services qui les fliquaient. Un enfant dans ces conditions allait tuer ce qui restait de leur belle entente.

La mise au point à la maison fut houleuse, Michel se voyant taxé d'insensibilité et de tout un tas de noms d'oiseaux intraduisibles. Il finit par monter le ton, et pour la énième fois il choisit le parti de fuir. Mais ce qui différenciait cette sortie des précédentes, c'était que dans sa tête une autre petite voix l'invitait sournoisement. « Je suis toujours chez moi, après le travail ; alors si vous vous sentiez un soir trop perdu... » : c'était bien cela que Maryse avait dit ? Alors en roulant avec la rage au ventre, il prit la direction non pas du bureau comme auparavant.

Il hésita un long moment alors que, garé le long du trottoir face à la maison de sa secrétaire, la hargne qui l'habitait retombait peu à peu. La colère ne pouvait que redescendre ; il pensa qu'il allait devoir donner des explications à une femme avec qui il travaillait. Pas vraiment judicieux, comme histoire ; mais le sort pouvait aussi de temps en temps surprendre les meilleurs d'entre nous, et ce

soir-là, par exemple, était justement la veille du ramassage des poubelles du quartier de Maryse.

Devant la berline tous feux éteints, une femme poussait sur le trottoir son container à ordures. Dès qu'il fut installé dans la bonne position, elle leva les yeux, et un mouvement quasi imperceptible attira son regard. Dans le véhicule rangé à deux mètres de son bateau, quelqu'un avait bougé, et, en y regardant plus attentivement, cette voiture ressemblait à celle de... Non ! Tout d'abord elle ne voulut pas y croire, puis elle dut se rendre à l'évidence : c'était... oui, c'était bien son patron. Maryse s'approcha de la vitre et frappa deux ou trois petits coups. Il était là, tétanisé, sans réaction. Cette fois il ne pouvait plus reculer, et la vitre électrique qu'il abaissa lui laissa apparaître le visage de sa secrétaire.

— Eh bien ? Vous n'allez pas passer votre nuit dans votre bagnole... Vous voulez entrer ? Si vous êtes là, c'est que vos affaires, à la maison, ne vont pas fort ; alors venez, nous parlerons. Ça fait toujours du bien de causer ; je suis bien placée pour le savoir, et je n'ai jamais mangé qui que ce soit, et encore moins mon patron !

— ... Je ne voudrais pas vous déranger ; vous devez...

— Quoi ? Me déranger ? C'est moi qui vous ai invité à venir si vous aviez des soucis ; je ne renie pas ma parole. Venez, ne restons pas là : mes voisins pourraient pour le coup jaser demain.

— Vos voisins... ah oui. Pardon, je n'avais pas pensé à ce genre de...

— Bien allez ! C'est la première fois que vous venez chez moi.

— Oui.

— Vous savez depuis combien de temps que je suis à votre service au bureau ?

— Dix ans peut-être... Non, je ne me souviens pas vraiment.

— Douze ans. En septembre de cette année, ça fera douze ans. Toute une vie, quoi !

— Mon Dieu, vous avez raison... une vie.

Il suivit cette femme qui le côtoyait silencieusement depuis tout ce temps. Il ne l'avait jamais vue comme ce soir ; c'était juste une secrétaire, pas tout à fait une femme. Mais là, dans cette entrée, dans cette maison, il réalisait d'un coup que Maryse avait aussi une vie, dont il ne savait strictement rien. Des cadres accrochés sur les murs représentaient des gens qui tenaient une gamine par le cou. Ses parents, peut-être ? Elle l'invita à entrer dans un petit salon. Là, un téléviseur allumé distillait un film dont personne ne se souciait.

— Vous m'avez l'air encore... bien triste ce soir. Je vous sers un café ou autre chose ?

— Ben... j'aurais plutôt besoin d'un bon remontant.

— Oui ? Un cognac ou un armagnac ? Je n'ai que cela... Ah, ou alors une petite blanche ; de la mirabelle.

— Allons-y pour la blanche ! C'est bien, chez vous. Calme aussi.

— Oui, mais c'est vous qui, semble-t-il, allez mal. Alors, vous n'avez pas envie d'en parler ?

Dans sa main le verre tournait, et l'espace d'une seconde Michel se demanda ce qu'il fichait là, puis cette scène avec Claude lui remonta dans la tête. Une engueulade encore plus violente que toutes les précédentes. Mais sa femme ne voulait plus rien entendre, ne comprenait plus du tout, marchait à côté de ses pompes et rendait tout difficile autour de lui. Claude envenimait, empoisonnait lentement les rapports entre eux deux. Doucement, en buvant à petites gorgées la mirabelle servie, il se mit à faire des confidences à la seule personne qui lui témoignait encore un zeste d'écoute, un peu d'affection.

Sur son fauteuil, face à Michel, Maryse le laissait s'épancher. Le trop-plein se vidait subtilement et elle ne parlait pas, se contentant de hocher de la tête comme si le monologue la touchait vraiment. Elle était bien, calée dans son siège, et cet homme qui racontait son histoire – une petite musique qui la berçait – il lui avait toujours plu. Mais le couple qu'il formait avec sa Claude lui avait toujours paru

tellement indestructible... Qu'il soit sur son divan à se confesser restait un mystère. Il n'avait pas même remarqué qu'elle était sortie dans la rue en robe de chambre.

Sous celle-ci, un simple déshabillé, et c'était ainsi qu'elle était dans le salon, à moitié nue ; mais Michel, perdu dans la narration de ses déboires conjugaux, ne daignait pas seulement s'en apercevoir. À moins qu'il n'ait pas voulu la mettre mal à l'aise ? Tout en écoutant ce patron qui parlait de ses problèmes particuliers, elle sentit qu'elle avait chaud. Depuis bien longtemps aucun homme n'avait franchi le pas de sa porte, et celui qui se trouvait là avait tout du trop parfait gentleman.

Insensiblement, sans vraiment chercher à l'appâter, elle ouvrit ses cuisses puis les referma brutalement, pourtant sans gestes de grande ampleur. C'étaient de petits mouvements pour s'aérer, pour lutter contre quelque chose qui la titillait depuis... l'arrivée de Michel. Il lui sembla que son ventre émettait d'horribles gargouillis, et que malgré son verbiage il devait les entendre. Elle ne savait plus comment retenir ces foutus soupirs que son corps exalté produisait. Sa gorge serrée les contenait encore, mais pour combien de temps ?

— Cette demande d'adoption va finir par détruire notre couple, et j'enrage de cette perspective.

— ...

— J'ai consacré ma vie à cette femme... Claude, ma Claude, et pour quel résultat ? Nous en avons parlé, débattu, et pour finir ce sont des scènes pitoyables qui nous mènent tout droit au divorce. Si encore il y avait une autre femme ou un autre homme, j'en prendrais mon parti et me dirais que c'est l'usure de la vie qui nous rattrape, mais rien de tout cela n'est ainsi.

— Vous n'avez jamais eu d'aventures ?

— ... ?

Stupéfait, il venait de stopper son discours. D'un coup il reprenait pied dans la réalité. Il n'était pas face à un mur ou à un jury. Non, il était chez une femme, et celle-ci venait de lui poser

une question incongrue. Tromper Claude ? Mais non ! Pourquoi diable l'aurait-il fait ? Mais cette Maryse face à lui, c'était une jolie femme. Des formes certes généreuses, mais elle était désirable et il se sentit de nouveau minable de ne l'avoir pas vu plus tôt. Du reste, ses yeux trop dans le vague jusque-là n'entrevoyaient pas ce qui était évident.

Face à la place où il était assis, sur un fauteuil de cuir roux confortable, Maryse gardait le corridor de ces cuisses largement ouvert. Alors faire mine de ne pas voir serait de la pure hypocrisie. La touffe sombre d'un pubis à demi caché dans l'ombre d'une nuisette transparente lui sauta aux yeux. Son regard monta lentement vers le visage de sa secrétaire ; ce faisant, ils croisèrent immanquablement la poitrine, qui sous le fin tulle apparaissait dans toute sa splendeur. De belles et larges aréoles plus foncées dénotaient du reste des seins.

Elle aussi changeait de couleur, sa bouille joviale passant par plusieurs nuances d'un arc-en-ciel imaginaire, rouge restant le dernier stade, seuil infranchissable à son visage expressif. Comprenant qu'il voyait, qu'il suivait ses courbes, ses pleins et ses déliés, elle prit peur. Son cœur battait à tout rompre dans une poitrine qui, en se soulevant, tendait plus encore le tissu sur ses deux jolis globes. Une autre invitation se fit jour dans le cerveau de Michel : oser ou non cette approche plus intime qu'elle semblait attendre ? Mais c'était aussi s'engager sur un terrain d'une nature bien plus dangereuse.

Un homme reste un homme, et les scrupules étaient à contrecoup toujours vains. Les regrets aussi, mais la décision qu'ils prendraient pourraient impacter le cours de leurs vies. Étaient-ils prêts à assumer ce genre de mésaventure ? Douze ans de bons et loyaux services finissant dans les oubliettes d'une aventure créée par un malaise au sein du couple valaient-ils cette minute d'égarement ? Mais cette autre question n'avait pas effleuré l'esprit de Maryse. Elle se contenterait de ce qu'il donnerait, et si c'était juste pour un soir, eh bien... ce serait toujours cela de pris !

⋆

Maryse avait bougé, et lui ne s'en était pas même rendu compte. Devant ses yeux, les jambes entrouvertes laissaient entrevoir plus haut que la décence ne l'aurait permis. Et ce qui soudain lui sauta aux yeux, c'était une toison sombre, tellement fournie qu'il n'arrivait plus à penser sainement. Elle replia de nouveau ses gambettes, refermant le ciseau, mais il ne lâchait plus ce bas-ventre, hypnotisé par ce qu'il savait là au fond. Comment aussi ne pas avoir une érection suite à ce spectacle inédit ? Enfin il prenait conscience de l'incongruité de la situation.

Parler de ses déboires conjugaux avec cette femme qui dans la journée tapait tous ses dossiers, ses courriers, et qui assise ce soir dans son fauteuil écartait les cuisses pour l'aguicher... Le pire était qu'elle réussissait son coup : son sexe avait durci sans lui demander d'autorisation. Il tenta de croiser lui aussi les pattes, mais c'était sans doute trop tard : elle savait. Et elle venait de se pencher en avant. La main féminine avait pris la sienne, celle qui tenait le verre vide qu'il n'avait toujours pas reposé. Avec un large sourire, elle se saisit de l'objet.

— Eh bien... Vous n'allez pas, aussi, me casser la vaisselle !

Une manière détournée de le ramener à la situation présente. Et en se baissant davantage vers la table de salon qui ne les séparait pas vraiment, son déshabillé aérien bâillait largement. Les deux tétons sombres étaient... énormes. Leur couleur aussi le surprit, et ses chailles rivées sur les deux globes, il se sentit tout petit.

— Je... je crois que je ferais mieux de partir... Oui, ce serait plus sage.

— Parce que vous avez envie de l'être ? Moi, j'ai dépassé le stade cette sagesse. Vous et moi avons atteint un point de non-retour.

— N... non, je dois... enfin, je ne dois pas... Je crois que c'est mieux.

— Ah, vous oseriez m'abandonner dans cet état ? Allons... ne faites pas semblant de ne pas comprendre ; personne n'en saura jamais rien.

— Si... moi ; vous aussi. Vous et moi, et je ne pourrais plus vous regarder comme avant.

— Michel... ne partez pas, s'il vous plaît... ne partez pas.

Mais là, debout devant elle, il fixait la porte et marchait vers celle-ci. Maryse le rattrapa par la manche de sa chemise. Il s'arrêta net et elle vint se coller à lui, telle une ventouse. Sa bouche cherchait la sienne. Pourtant, il tentait désespérément de détourner la tête pour échapper à ce baiser que, visiblement, elle voulait lui voler. Il n'avait pas le courage de la repousser franchement, et quand les lèvres de Maryse atterrirent sur ses lippes, bêtement il les entrouvrit. Cette fois elle avait l'avantage, et ce baiser non désiré, s'il n'avait pas l'attrait de ceux de sa Claude, n'en était pas moins... agréable.

Parallèlement à cet assaut qu'elle menait, une de ses mains se mit aussitôt à frotter sa braguette, et ce qui se trouvait à l'étroit sous le tissu le fut encore bien davantage. Une fois de plus il tenta d'esquiver cette étrange caresse, mais la tigresse avait de la poigne, et elle renouvela son baiser tout en le tripotant sans vergogne dans l'entrée. Un court instant, il se sentit perdu ; elle en profita pour le ramener vers le divan sans qu'il regimbe à nouveau. Il la laissa faire quand elle ouvrit son pantalon, et les attouchements reprirent, mais désormais sur sa peau nue.

Il put alors constater que dans les jeux habiles des mains féminines, il était difficile de différencier les menottes de sa secrétaire de celles, pourtant archi-connues, de son épouse. Les effets étaient les mêmes et il finit par s'avouer totalement vaincu. Elle était tombée à genoux et depuis quelques minutes priait un dieu sans Église. Il ressentit les premiers frissons. Les affres de cette trahison lui apportaient en plus une sorte de piment, celui de l'interdit. Et dans

sa tête, une petite voix lui susurrait qu'après tout, puisque cette Maryse voulait, ce ne pouvait pas être mal.

Jamais perdant ne savoura de cette si jolie façon une défaite aussi douce. La langue qui était passée de son palais à sa queue se démenait sur la hampe et emportait avec elle de voluptueuses sensations. Maryse avait des dons cachés ; elle électrisait son avocat de patron qui ne se battait plus pour fuir : non, il espérait que ce genre de caresse dure le plus de temps possible, elle savait si bien s'y prendre... Mais son esprit revint sur des images similaires, sur une autre bouche pratiquant des câlins analogues. Et bien malin qui aurait pu dire, en fermant les paupières, qui faisait quoi.

Elle jouait de sa bouche sans oublier de se servir également de ses doigts, et il sentit qu'elle leurs faisait emprunter un chemin que personne n'avait jamais osé fouler. Il en ressentit d'inimaginables tressaillements et ne rua pas une seconde quand, d'un index sournois, elle entra dans... Il sut d'un coup ce que Claude parfois ressentait lorsque c'était lui qui jouait de la sorte. Puis il ne fit qu'ouvrir plus encore les jambes quand le visage partit entre ses jambes, lui facilitant le passage.

La langue, lasse de titiller le gland et de longer l'épi, vint lentement humecter le sillon qui séparait les deux fesses ; mais son but inavoué n'était pas de s'enfouir dans cette faille commune aux deux sexes : non, elle voulait simplement incruster la pointe rose de cette baveuse dans le canal dont elle avait découvert le port convoité. Quant au bout d'un long moment de frémissements en tout genre il sentit que ce n'était plus un seul doigt qui naviguait dans le canal, il devint comme fou... mais fou de désir et d'envie.

Cette caresse inédite ne pouvait que le rapprocher de Maryse. Et alors, pour ne pas se montrer mufle ou goujat, il se laissa glisser sur le tapis du salon. Allongé contre elle, il vint également enrouler sa langue dans la pelouse sombre et drue. C'était aussi la première fois de son existence qu'il voyait à cet endroit une forêt aussi dense. Alors, pareil à un gamin qui redécouvrait le goût des confitures, il

se mit à lécher avidement la chatte velue. Et tout au fond coulait une rivière, un torrent charriant du plaisir...

L'appétit de Maryse ne montrait aucune limite, semblant ne pas avoir de fin. Serrés l'un contre l'autre, tête-bêche, Michel et elle s'enivraient dans des senteurs revenues du fond des âges, cette fragrance si particulière que le sexe peut entraîner dans son sillage pour peu qu'il soit fait d'envies librement consenties. Et les bruits aussi ajoutaient une touche excitante à ce bouquet fait de deux corps en chaleur. D'amour, il n'était point question ; seulement de rut, de sexualité débridée et débordante. L'eau à la bouche qui venait devant la vue et l'odeur du bon pain, c'était l'image que les deux-là donnaient.

Les râles aussi, sortis de gorges libératrices, invités d'une passion qui les envahissait sans que rien ne puisse en arrêter le flot de plaisir ! Celui qu'ils se distillaient sans relâche. Ce n'était pas vraiment les caresses qui importaient dans cette affaire ; cela relevait du domaine de l'interdit, de la transgression pour Michel des règles de bonne conduite. Et pourtant, il insistait sans faillir sur cette entaille originelle du monde, commune à toutes les femmes du globe. Celle sous sa langue avait un visage connu pour maîtresse ; et ce visage, il devrait le voir, le revoir jour après jour, lui rappelant sa trahison. Il ne s'offusqua nullement qu'elle se relève soudain pour venir le chevaucher.

Sur le dos, il ferma les yeux, espérant qu'en les rouvrant la cavalière posséderait une crinière plus brune, des tifs plus longs. C'était se mentir, bien entendu ; mais pour se donner bonne conscience, il faut parfois user de subterfuges. Bien installée sur lui, chevillée à ce corps patronal qu'elle désirait, Maryse le clouait au sol. Ses bras vigoureux plaquaient ses épaules sur la moquette aux longues fibres. Et comme il était aisé de ne se sentir coupable de rien ! Alors elle remua des hanches, souleva son bassin pour mieux le faire retomber sur ce bas-ventre d'où une épine de chair se plantait en elle.

La manœuvre s'avérait extraordinairement grisante pour Michel, qui ne bougea pas un cil. Maryse haletait, soufflait et gémissait, insufflant à cette queue en elle un rythme qui lui donnait ce plaisir tant espéré. Mais la tête dans de la ouate, son amant ne l'aidait en rien, au motif qu'il était son prisonnier. Il ne parlait pas, se contentant de la laisser se servir de sa pine comme d'un jouet. Mais un vrai, avec de la chaleur, des sensations oubliées. Et il se prit au piège de ce ventre féminin qui réclamait voracement un orgasme si semblable à ceux que Claude quémandait si souvent.

Chez lui, la tête n'allait pas comme le corps, et la mauvaise grâce latente refaisait surface. Il eût été si facile de lui dire « stop »... Mais non, il n'osa aucun mot de refus, la laissant prendre son pied. Comment pouvait-il analyser ces choses-là alors qu'elle ondulait de la croupe sur son sexe tendu ? Un autre mystère de la sexualité ? Non ! Tout simplement, il dissociait l'amour du sexe, et cette femme n'était pas celle dont il était fou amoureux.

Elle se trémoussa un long moment puis ses mains se crispèrent sur sa poitrine. Lui aussi se sentit malgré tout remué de la sentir jouir de la sorte, et finalement, en bon amant, il se laissa exploser en elle avec un soupir pouvant passer pour de l'extase. Sa semence envahit ce sexe dans lequel elle se complaisait. Mais derrière les paupières de l'homme, une brune dansait, une brune pas commode parfois ; mais c'était la femme de sa vie, et Maryse lui en apportait une preuve éclatante.

⋆

L'aube pointait le bout de son nez lorsque la voiture s'arrêta devant le chalet. Tout était endormi. L'homme fatigué qui descendit de la voiture avait sa gueule des mauvais jours. Dans la maison, il prit un café et fila vers la remise où il bricolait souvent. Il choisit sur un présentoir une canne à pêche, attrapa une musette contenant quelques leurres et fourra l'ensemble dans le bateau à moteur qui se

trouvait là, sur sa remorque. Un besoin de réfléchir, une nécessité de faire le point lui nouait les tripes.

La barque poussée tranquillement sur la rampe longeant le ponton, Michel s'installa sur l'esquif, et une seconde après le moteur ronronnait calmement. Le bateau fit un bond en avant et fendit l'onde alors que le soleil restait derrière la montagne. Claude avait la forêt pour se ressourcer ; pour Michel, c'était le lac et la pêche. Il savait se calmer les nerfs. Réfléchir à la situation, et peut-être aussi trouver un bon gros mensonge pour son départ précipité. Alors il se mit à faire ce qu'il adorait par-dessus tout : il lança sa ligne. Les brochets feraient peut-être les frais de son ignominie.

La main qui tâta dans le peu de lumière de la chambre la place vide dans le lit se crispa sur le drap non froissé. Un bruit dans l'esprit de Claude venait de la rendre à la vie. Elle connaissait ce boucan, mais son esprit se refusait de l'analyser, à émerger vraiment d'une nuit de sommeil agité. Au bout d'un très long temps elle ouvrit enfin les yeux. L'algarade de la veille avait fait s'enfuir son mari. Il n'avait pas tort, et elle se rendit compte qu'elle lui menait la vie dure depuis... bien trop longtemps.

Les volets ouverts, le point noir sur le lac la rassura ; il était parti à la pêche. C'était son dada à lui, comme pour elle les longues balades solitaires. Ils avaient des passions qu'ils ne partageaient pas toujours ; ces deux-là en faisaient partie. Il n'avait pas couché près d'elle, et les cernes sous ses yeux soulignaient la peine qu'elle avait éprouvée. S'il était sur le lac, c'était bon signe ! Il devait se poser bien des questions, et Claude se jura de se modérer dans ses propos et devenir plus... raisonnable.

Vers midi, le moteur la renseigna : l'oiseau regagnait le nid. Elle vint à sa rencontre comme elle le faisait si souvent. Le visage pas rasé, les traits tirés, il n'était guère plus frais qu'elle, en fait. Il esquiva habilement la main qu'elle avança vers sa joue. Donc il n'avait toujours pas digéré ce qu'elle lui avait fait subir depuis

quelque temps. Elle ne dit pas un mot mais revint à la charge, et Michel ne put détourner son visage.

— Michel... pardon ! Je t'aime, et je ne sais pas ce qui m'arrive.

— Ce qui t'arrive ? Mais c'est simple : nous sommes au bord de la rupture. Tu n'imagines pas ce que c'est d'être toujours sous pression, de rentrer à la maison et d'être la cible de ta mauvaise humeur ; et si je ne dis pas de ta mauvaise foi, c'est juste parce que moi, je veux rester poli.

— Je comprends ta colère, mais la mienne n'est pas dirigée contre toi, mais bien vers ces fonctionnaires si bornés.

— Tu penses que je suis le bon dieu ? Je fais tout mon possible pour que tout s'arrange, mais si c'est pour me rendre la vie infernale, je ne continuerai pas dans ce sens.

— Oh, je t'en prie, juste un peu de patience... Ils devront bien nous donner une réponse favorable, ou alors plus personne en France ne pourra adopter un enfant.

— Bon, je veux bien passer l'éponge une dernière fois encore, mais n'y reviens pas pour le même prix : je n'en supporterai pas davantage. Je vais prendre une douche.

Les bras ballants, Claude vit partir, à demi rassurée, son mari vers la maison. Sa sortie en bateau lui avait fait le plus grand bien. Elle était pourtant au bord des larmes. Quel gâchis ! Michel avait disparu par la porte-fenêtre. Alors pourquoi, après tout, ne pas le rejoindre ? Ils prenaient si souvent la douche en commun... L'eau émettait son bruit si particulier derrière la porte de la salle de bain. Sans tambours ni trompettes, la brune se glissa dans l'espace restreint réservé à leur toilette.

Il était de dos, sous le jet tiède. Ses mains frictionnaient sa poitrine, et il ne prêta aucune attention à l'entrée de sa femme, ou peut-être tout simplement ne s'était-il pas aperçu de son arrivée. Elle hésita un court instant, puis mue par un élan spontané, elle pénétra dans la cabine pour se coller à lui, mais elle n'avait pas retiré sa nuisette vaporeuse. L'eau dégoulina sur elle alors qu'il

avançait pour lui laisser un peu de place, et la peau transparente que formait le tissu éthéré la montrait plus érotique que jamais.

Malgré la mousse qui recouvrait son poitrail lorsqu'il se remit face à Claude, elle eut un léger mouvement de recul. De longs sillons rouges, des zébrures bizarres lui traversaient le torse. Le frémissement pratiquement imperceptible de son épouse intrigua Michel. Il baissa les yeux sur ce qu'elle regardait avec insistance, et les lignes roses qui striaient son épiderme des épaules à l'ombilic, il sut de suite ce qu'elles représentaient : les ongles de Maryse avaient tracé de jolies arabesques sur sa peau. Pas vraiment des griffures ; tout au plus de longues empreintes que l'eau tiède amplifiait et qui apparaissaient comme un nez au milieu d'une figure.

Lui aussi vit le menton de son épouse trembler ; elle se retenait de pleurer, et comme un idiot, comme un con, il n'avait pas d'explications plausibles à lui fournir. Non, les mots qui d'ordinaire lui étaient si utiles pour défendre certaines causes désespérées ne venaient pas à ses lèvres. Pire, son esprit n'en cherchait aucun. Alors sa seule réaction fut de serrer contre elle, la seule femme qui ait jamais compté pour lui.

Comment définir le malaise qui en résultait ? Pas question de lui dire avec qui, ni de lui avouer sa tromperie ; il se contenta de la serrer contre la preuve évidente de sa duplicité. Elle se pressa contre lui, et si elle pleurait, le pommeau de la douche en effaça immédiatement le témoignage. Ses grandes mains la cramponnaient, la collaient à son corps, et elle frissonnait.

Quand il l'écarta de quelques centimètres, ses seins en filigrane sous l'aérien voile avaient quelque chose d'attirant. Mais il ne bandait pas vraiment, peu fier de ce qu'elle avait découvert. Comme pour se dédouaner, il tira sur le bas de cette double peau trempée qu'elle portait encore et la fit passer par-dessus ses épaules. Elle ne l'aida pas dans cette tâche rendue ardue par l'eau qui collait à elle comme une enveloppe.

Maintenant, elle aussi se trouvait nue. Il essaya de la caresser, mais elle s'y refusa. Finalement, ce serait donc à lui de donner des éclaircissements. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait bien pourvoir argumenter...

Chapitre 2

Il s'était perdu dans des invraisemblances monumentales, revenant sur des détails impossibles à avaler. Claude, la figure blanchie, ne parlait pas, se contentant de suivre ses lamentables observations. Elle ne savait pas vraiment ce qui s'était passé, mais elle imaginait aisément que ces traces-là... n'avaient rien de normal. Aucune écorchure qu'aurait pu laisser une chute ou un passage dans les ronces comme ça lui arrivait à elle dans les bois. Non ! Mais elle refusait cette évidence que seules des mains pouvaient avoir dessiné ces hiéroglyphes. De plus, sa poitrine séchée, les marques avaient tout bonnement disparu. L'eau tiède les avait fait apparaître et la malchance s'était occupée de les lui montrer.

Elle ne posa aucune question. Il mentirait, de toute façon. Le plus incroyable de cette histoire restait qu'elle se sentait plus coupable que Michel. Ne l'avait-elle pas poussé à aller voir ailleurs ? Oui ? Mais alors, pourquoi lui jurer un si grand amour si c'était pour la tromper à la plus petite contrariété ? Et plus elle y songeait, plus elle enrageait... à son encontre. Voilà bien où sa sottise l'avait menée.

Elle ne voulait plus qu'il l'approche, et il respectait cela. De son côté, au bureau, la vie avait repris une sorte de cours guère plus brillant qu'à son domicile. Le patron avait fait le point avec Maryse, mais si elle faisait mine d'avoir compris la situation, elle persistait à lui lancer des œillades appuyées dès qu'ils se trouvaient en tête-à-tête. Ses toilettes avaient changé, comme si le fait de se

vêtir différemment pouvait avoir une incidence sur la suite des évènements. D'un côté ou de l'autre, l'homme se sentait bougrement, doublement piégé.

Il avait lui aussi vu un psychologue, démarche normale dans le cadre d'une demande d'adoption. Il jugeait ne s'en être pas trop mal tiré. Mais avec ces guignols-là, tout était possible, même le pire. Alors depuis trois mois il naviguait entre deux eaux. À la maison, les rapports restaient tendus, et du coup il avait dû user de ses mains pour calmer la faim qui l'habitait. Le corps interdit de Claude qui passait et repassait sans arrêt derrière son crâne le rendait fou.

Aussi, il avait refusé également toutes les avances plus ou moins précises de sa secrétaire. Malgré son envie de sexe, il se garderait bien de refaire un faux-pas. Personne n'était heureux en définitive, et le statu quo avait bien du mal à s'instaurer. La fin de cette année minable allait bientôt arriver, mais pas de sapin dans la maison pour ce Noël approchant.

Comment donc ne pas ressentir un petit coup au cœur ce vendredi soir en rentrant chez lui ? Son épouse était sur le pas de la porte en tailleur bleu nuit et elle avait un air surexcité. Bon Dieu... quelle tuile allait encore lui tomber sur la tête ?

— Michel ! Michel ! Viens ici !

— Oui, du calme... Qu'est-ce que j'ai encore à me reprocher ?

— Mais... Oh, tu ne peux pas savoir... Quel bonheur !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as gagné à l'Euro Millions ?

— Non ! Non ! Tiens !

Elle dansait toute seule dans sa cuisine. L'enveloppe jetée nonchalamment sur la table fut poussée vers Michel. Si c'était ce que cette lettre contenait qui la mettait de bonne humeur, il en remerciait par avance l'expéditeur. Ses doigts tremblotaient en extirpant le contenu de cette sauveuse. Et lui aussi dut s'asseoir pour finir la

lecture de la missive. Ce qu'il lut s'imprima lentement en lui et il en eut également une bouffée de chaleur.

— Tu imagines, Michel ? J'en rêve encore.

— Je... je ne sais pas quoi te dire.

— Alors, ne dis rien ; viens seulement m'embrasser. Ta punition a assez duré. Viens me redire que tu m'aimes toujours !

— Ma punition ? Pour quel mal m'as-tu puni ?

— Il y a eu une autre femme, ne me raconte pas de salades. Je ne veux plus savoir, seulement savourer le plaisir de ce qui nous attend.

Devant tant de candeur, il hocha la tête. Elle vint lui sauter au cou, comme si d'un coup de baguette magique tout ce qui les éloignait avait disparu. Il n'en croyait pas ses yeux et ses oreilles. Elle chantonnait en se collant à lui, ce qui réveilla bien des envies dans son grand corps las d'attendre. Puis le murmure qu'elle lui lança le renvoya à une nuit déjà lointaine.

— Tu me diras un jour ?

— Te dire quoi, ma belle ?

— Mais qui était cette femme qui t'avait si joliment griffé. Sois sans inquiétude, je crois que c'était de ma faute ; et puis... c'est déjà du passé.

— Mais il n'y a pas grand-chose à en dire.

— Elle était belle, au moins ? Je la connais ?

— Arrête, Claude, nous sommes à l'aube d'une nouvelle vie. Pourquoi te torturer avec des idées qui ne sont que dans ton imagination ?

— Tstt ! Tstt ! Je veux bien oublier, mais pas que tu me prennes pour une cruche.

— Alors ne ramène pas toujours sur le tapis ce sujet qui fâche.

— Oui ; ce soir, tu as raison. Ouvrons une bouteille de champagne : tu l'as méritée.

— Et je n'ai pas droit à... un peu plus que du vin ?

— On verra, on verra... si tu es sage et si tu avoues.

— C'est le monde à l'envers : les avocats ne sont pas là pour avouer, mais pour défendre les opprimés et les victimes.

— C'est moi la victime dans cette affaire, mon cher Maître !

Le « pop » de l'ouverture du vin doré mit un terme à ce dialogue de sourds. Sur la feuille, l'agrément – première étape à ces candidats à l'adoption – leur ouvrait une porte nouvelle. Lui n'était pas dupe. Il restait encore du chemin à faire pour qu'un enfant vienne enrichir de ses cris le chalet de leurs amours ; mais pour l'heure, le courrier ramenait sa compagne vers lui, et l'essentiel était préservé. Restait pour Michel à discuter de tout cela avec Maryse, et là encore... ce ne serait pas une mince affaire.

⋆

Après ses ablutions, il s'était élégamment vêtu, laissant son costume de conseil dans la penderie. Une tenue plus « sport », et comme Claude était aussi en vêtements de sortie, une dînette en amoureux s'imposait. Elle n'eut aucune hésitation lorsqu'il proposa un grand restaurant de la région. L'euphorie n'était pas retombée chez elle, et sur la route, son babillage incessant le fit sourire. La soirée s'annonçait sous les meilleurs auspices. Et depuis la dernière... il y avait si longtemps qu'il se serrait la ceinture !

Le dîner *Chez Gustave* les faisait renouer avec les jours heureux. La table qui leur était toujours réservée avait l'avantage d'être à l'abri des regards ; un petit recoin précieux pour tant de couples d'amoureux qui fréquentaient ce restaurant réputé. Elle lui tripotait les doigts, pareille à une collégienne lors de son premier flirt. Il ne retira pas sa patte. Et après une entrée appréciée, ils en étaient au plat de résistance quand il sentit qu'elle avait quitté un de ses hauts talons. Son pied nu se frottait langoureusement à sa cheville. Il lui sourit, et fort de ce consentement non-dit, elle insista, montant ce ripaton gainé de nylon sur son genou.

C'était toujours aussi génial ! Elle avait les bons gestes au bon moment. Deux regards s'enlisaient, se liaient, se reflétaient

dans mille éclats presque fiévreux. Cette fois, le sexe de l'homme avait repris un volume conséquent, et la jambe tendue vers cette excroissance n'allait pas arranger la déformation de la braguette... Elle pressait davantage sur la bosse qu'elle pressentait, et son sourire montrait ses dents par des lèvres entrouvertes.

— Ben, mon cochon... la diète forcée te donne de la vigueur ; si ton ramage est digne de ce que je crois... alors la fin de nuit sera plus que chaude.

— Chut... laisse-moi apprécier le retour de l'enfant prodigue.

— Tu ne veux toujours pas céder ?

— Pardon ? Céder à quoi ?

— Tu vas me faire languir longtemps encore avant que je sache qui était cette... pute que tu t'es tapée ?

— Mais tu es incorrigible ! Alors essaie d'imaginer qu'elle m'a coûté deux cents euros pour du vent.

— Du vent, du vent... Mon œil, oui ! Elle faisait mieux l'amour que moi ? Et puis sa bouche... c'était meilleur ? Deux cents balles pour une partie de cul ! J'aurais dû faire ce boulot, moi, c'est rentable.

— Tu veux cesser un peu tes âneries ?

— Mais oui ; j'en sais assez. Je préfère cela encore à ce que tu m'avoues que tu as baisé une de mes amies ou je ne sais pas qui... ta secrétaire par exemple.

— Ma quoi ?

— Maryse. Après tout, tu passes presque plus de temps au bureau qu'en ma compagnie. Souvent, les secrétaires en savent plus sur les maris que les épouses elles-mêmes.

La désagréable impression que le sang venait de se retirer de son visage fit tourner la tête à Michel. Merde ! Comment pouvait-elle être aussi intuitive ? Ce n'était qu'une boutade, mais elle frôlait, flirtait avec la vérité. Pas que cela en fait, puisque son pied persistait à faire pression sur le nœud qui se trouvait compressé, à l'étroit

dans son enveloppe de tissu. Et la risette de Claude n'avait pas quitté ses lèvres.

— J'adore quand je te fais cet effet ; nous allons devoir rattraper le temps perdu. Tu vas devoir assumer, mon bon Michel : j'ai envie de plein de folies, ce soir. Remarque bien, tu me sembles avoir des prédispositions précieuses, là !

— Je peux achever mon assiette en paix ?

— Oh oui, finis vite ! Ensuite, le dessert sera bien plus... savoureux. Tu vois ce que je veux dire ?

Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas fait preuve d'une telle audace ; alors comme ça, pour jouer, il déboutonna la ceinture de son pantalon et ouvrit sa braguette. Entre deux doigts, il fit glisser son slip de quelques centimètres. Très peu, mais suffisamment pour que ses orteils atteignent la bête raide, nue, qu'il venait de laisser sortir.

— Dépêchons-nous ; je crois qu'il y a une urgence, Michel. Tu réclames l'addition pendant que je vais me refaire une beauté ?

— Attends. Laisse donc traîner encore un peu ce peton qui me donne des frémissements...

— Ben, tiens donc... Monsieur y prend goût ?

— Oh, que oui ! Tu es bien la meilleure, ma douce.

— C'est vrai ? Ah oui, j'oubliais... Tu as des points de référence, désormais.

Elle se releva en riant de sa bonne blague ; comme un idiot, Michel remisa sa camelote alors que la jeune serveuse s'approchait, le sabot de la Carte Bleue à la main. La fine silhouette, un instant suivie par les yeux en amande de la jeunette, venait de se couler dans un angle, la rendant invisible à tous. Le panneau discret indiquant les toilettes devait se trouver dans ce coin-là.

— Ça vous a plu, Monsieur ?

— Pardon ? Ah oui, un grand merci au chef ; nous reviendrons !

La jeune fille lui tendit le reçu, et sa petite menotte escamota prestement en retour un billet glissé par Michel.

— Merci... merci beaucoup, et au plaisir de vous revoir, votre dame et vous. Merci !

Des yeux comme ceux-là feraient un jour couler beaucoup de larmes aussi. Michel se surprit d'avoir de telles idées. La gamine louvoyait déjà vers d'autres tables. La femme qui revenait des toilettes avait un charme fou, et son mari en fut fier. Quelle belle épouse avançait vers lui ! Un port de tête royal et ses hanches qui chaloupaient, tanguaient... un régal pour tous les quinquets mâles du restaurant.

Les deux adultes qui sortaient bras dessus bras dessous du restaurant avaient un petit air heureux. Ils reprirent la route en lacets qui d'abord grimpait vers un petit col perdu, puis la voiture fila vers la tache sombre entourée de lumière, bien plus bas au fond d'une autre vallée.

— Ne roule pas trop vite, Michel ; profitons encore un instant de ce bonheur tout bête d'être un peu seuls au monde.

— Tu veux que nous nous arrêtions quelque part ?

— Tu aimerais ? Tu te souviens du lieu de nos tous débuts ? Nos premiers rendez-vous... Un retour des années en arrière, ça te tenterait ?

— Pourquoi pas ? Alors on y va ?

— C'est toi qui décides...

— Oui, mais l'arrière d'une voiture, ce n'est guère confortable, et surtout plus tellement de notre âge !

— Nous sommes déjà si vieux ? Mon Dieu, comme le temps nous file entre les doigts... il me semble que c'était hier, pourtant.

Il venait de bifurquer sur un petit chemin non goudronné, tout juste praticable avec sa grosse berline ; ils étaient secoués sans cesse.

— Laissons la voiture par ici ; je crois me souvenir qu'il y a le chalet des chasseurs par là, je me trompe ?

— Tu as une sacrée mémoire, ma belle ! C'est un peu plus haut, mais le sentier est minuscule ; et de nuit, pour ne pas le rater, il faut un coup de pot phénoménal.

— Tu crois ? Attends, je vais longer le bord du sentier. Donne-moi la main, s'il te plaît.

— Fais attention à ne pas tomber : il doit bien y avoir quinze ou vingt mètres de dénivelé, et pas de barrière de sécurité.

— Tiens, regarde ; je crois que c'est celui-ci, le chemin qui mène au chalet.

Elle battait des mains, et le bruit perturba le silence de la montagne. Ce soir, elle se sentait heureuse et elle ne se souciait plus de déranger qui ou quoi que ce fût. Elle disparut au détour de la sente qui conduisait au plus sombre des bois. Michel la suivait au son de ses pas sur les brindilles qu'elle écrasait sur son passage. Il se fit une réflexion à voix haute, et son timbre porta d'une manière brutale :

— Ça ne doit pas être facile de grimper sur ce chemin avec des talons aiguille...

Comme un coup de fusil, le retour claqua dans l'obscurité :

— Je t'ai entendu, tu sais. Tu as raison, mais je les tiens à la main. Allons, rejoins-moi ; j'aperçois le toit pointu qui se découpe dans le ciel.

— Ah ? C'est bien. Mais gare aux loups, Claude : peut-être est-ce le domaine de la bête des Vosges...

— Idiot ! Fou ! Tu veux me faire peur ?

La réponse venait de fuser en un immense éclat de rire qui trouva un écho favorable dans cette montagne vide. La clairière les vit se réunir une fois encore. Les yeux habitués à la pénombre virent les contours flous d'une table de pique-nique et des bancs qui s'y rattachaient. Elle y colla son derrière de suite alors que Michel inspectait les alentours. Tout respirait la solitude ; rien ne devrait venir les interrompre dans un jeu qu'il comptait bien débuter séance tenante. Si évidemment elle y adhérait pleinement...

⋆

Les bruissements n'étaient pas dus au vent. La femme, dans cette nature obscure, enlaçait son mari. Un baiser les unit, un baiser de renouveau. Il aimait cette chaleur douce alors qu'un courant d'air plutôt frais courait sur le flanc de cette montagne qu'ils aimaient. Les vieux souvenirs les hantaient, chacun revoyant à sa manière ces heures idylliques passées ici, dans un décor pourtant totalement changé. Michel revivait le lent déshabillage de cette folle nuit. De leurs vingt ans, que restait-il ? Cette femme aux seins plus lourds, ce ventre qui lui donnait encore et toujours un plaisir analogue ?

Elle aussi avait des pensées qui se bousculaient sous cette chevelure que la brise ramenait sur son visage pour en camoufler une partie. Ses premiers émois avaient eu lieu en pleine lumière, le jour des feux de la Saint-Jean. Elle se souvenait avoir vu sur la grande place brûler la chavande. Ce soir, point de feu de bois pour danser. Non, ils étaient seuls, serrés – pour ne pas dire ressoudés – l'un contre l'autre, et l'unique source de chaleur dont elle avait besoin se trouvait être ce grand gamin qui avait sans doute donné un coup de canif dans un contrat vieux de tous leurs souvenirs. Mais la joie de ce fichu agrément avait permis qu'elle passe outre à ces vaines jalousies.

Et puis chez elle comme chez beaucoup de monde, une péripatéticienne n'était pas une vraie femme. C'était une circonstance atténuante, comme Michel aurait dit dans son jargon professionnel. Mue par un je-ne-sais-quoi de joyeux, finalement l'étape décisive était enfin dépassée. Elle l'embrassa avec une fougue longuement contenue puis, sur cette table soumise aux courants d'air, sans même qu'il la découvrît elle se laissa prendre avec des cris de chatte. L'assaut fut aussi violent que bref, mais il rapprochait deux êtres qui avaient failli se perdre. Et l'échange l'avait laissée pantelante.

Mais cette bastille si gentiment prise gardait la force et l'attrait des heures de gloire. Alors il se laissa à nouveau tenter, ne lui

concédant en caresses que le temps de remettre en forme sa quille moins fringante. Et bien sûr, pour lui aussi ça prenait un peu plus de temps qu'à leurs débuts. Claude avait encore quelques spasmes, vautrée sur cette table qui – outre les mangeurs de passage – aurait bien des anecdotes à raconter si elle avait eu la parole. La jupe troussée sur son ventre, elle respirait fortement. Alors, dans cette position, qu'il vînt la lécher tombait sous le sens.

La revenote[1] se fit plus câline, plus gentiment peut-être. De la langue et des doigts, pour la garder excitée, mais également pour que sa queue reprenne une droiture et une raideur suffisantes, il joua de ce piano si chaud. Quand dame bite eut repris une allure plus fière, il la pistonna sans être aussi bourrin qu'à la tournée précédente. Si la méthode, moins expéditive, plut à Claude, celle-ci, perdue dans des gémissements sans fin, n'en fit pas autrement état. Essoufflé, l'homme embrassa sa belle pour conclure ces retrouvailles forestières.

Après cet intermède charnel, le retour se déroula sans difficulté. Cette fois, la nuit avait tout envahi et ils restèrent sur la terrasse, affalés tous deux sur la balancelle. Le corps au repos mais l'âme en joie, ils goûtaient, silencieux, à des instants agréables, les yeux se noyant dans l'immensité de la masse sombre du lac où quelques étoiles se mireraient encore jusqu'au lever du jour. Le couple ne parlait plus, se contentant d'admirer le paysage qui leur faisait face ; Michel prit la main de Claude.

La nuit les avait enveloppés de ses bras frais, et ce fut un vrai coup de froid qui réveilla la brune.

— Michel, viens. Allons nous coucher ; nous allons finir par attraper la crève à somnoler comme ça sur la terrasse.

— Oui. Je crois que c'est bien une des dernières soirées où nous pourrons passer un moment assis comme ça... l'hiver n'est plus très loin.

1. Retour, ou seconde fois en patois vosgien.

Déjà la longue silhouette féminine avait franchi l'embrasure de la porte-fenêtre. De là au lit, il n'y avait plus tant de chemin. Le sommeil les garda tout proches l'un de l'autre, loin du tumulte des semaines passées ; et Michel, comme tous les matins, se leva à huit heures pétantes. Il irait à son bureau et se promettait bien de discuter avec Maryse. Sur le second oreiller, les boucles brunes ne bougèrent même pas quand il embrassa sur la joue la femme qui dormait, bienheureuse dans des rêves où il n'était question que de gosses qui couraient sur des pelouses... non sécurisées.

⋆

Le nez plongé dans un épais dossier, celui d'une pauvre femme qui devait passer aux Assises au printemps, l'avocat repoussa les feuillets qu'il parcourait pour saluer sa secrétaire. Elle aussi, toujours ponctuelle, arrivait à neuf heures trente chaque jour ouvré. Parfois elle faisait du rab, mais seulement le soir. Fidèle à des habitudes anciennes, sa première tâche était de préparer un bon café, puis elle frappait un coup et, sans attendre de réponse, elle entrait. Et cela durait depuis... douze ans, avait-elle dit ?

L'arôme du breuvage vint chatouiller les narines de Michel. Quand elle pénétra dans son bureau, le plateau à la main, il la fit asseoir. Ému, il lui raconta, se perdant dans ce qu'il avait déjà dit ou non à cette Maryse qui attendait sans doute autre chose.

— Vous saviez que mon épouse ne pouvait pas avoir d'enfant et que nous avions donc entamé une procédure d'adoption ?

— ... Euh, oui, je crois que vous m'en aviez parlé.

— Eh bien, pour cette fichue procédure que nous avions envoyée depuis bien longtemps, pour cette requête, eh bien, hier, l'administration nous a retourné l'agrément obligatoire pour parachever le processus.

Un court instant, la femme avait cru que son cœur allait se décrocher de sa cage, mais après le mot « procédure » était venu s'ajouter « adoption », et la machinerie reprit un rythme plus

normal. Elle y avait cru... Alors, à cause d'une bouffée de chaleur qui lui monta au front, elle se sentit mal. Le visage blanc comme un linge, elle se cramponna au bord du bureau pour ne pas tomber.

— Maryse ! Hé, Maryse ! Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si... si.

Mais de toute évidence, il voyait bien la contradiction entre ses dires et sa manière de se tenir au pupitre. Elle tenta de se relever mais ses jambes se dérobèrent sous elle. Le monde où elle partait avait des formes et des couleurs irréelles ; mais comme elle s'y sentait bien... L'avocat se précipita pour voir ce qu'il pouvait faire, mais il se trouvait bien emprunté devant ce corps de femme allongée dans une position peu académique. Il lui remonta seulement les pieds puis appela son médecin. Ensuite il mouilla une serviette et lui tamponna le visage en attendant l'arrivée du praticien.

⋆

Quand Jean Mathieu reçut le message, il s'apprêtait comme chaque jour à ouvrir son cabinet médical. Surpris par l'appel de son ami Michel, il n'hésita pas. Le bureau du conseil auquel il avait eu recours pour une affaire au tout début de sa carrière était dans le secteur de la vieille ville, donc tout proche de son propre cabinet ; à peine cinq minutes à pied. Il se rendit donc chez l'avocat rapidement. La femme couchée était toute pâle et avait de toute évidence fait un malaise. Il ausculta Maryse qu'il connaissait, elle aussi, de vue.

Cette secrétaire devait avoir entre trente-cinq et quarante ans, et son cœur battait un peu vite. Le médecin posa à Michel quelques questions d'usage, et lorsqu'elle reprit ses esprits il lui demanda un complément d'information. Il la fit asseoir sur un canapé de la salle d'attente et pria l'avocat de sortir pour ausculter plus intimement sa patiente.

— Vous vous appelez bien Maryse ? Ça fait un bail que vous travaillez dans ce cabinet d'avocat.

— Oui... douze ans. J'ai commencé j'avais vingt-et-un ans tout juste.

— Vous n'êtes donc pas mariée ?

— Ben non, c'est comme ça, la vie qui...

— Ce n'est pas un reproche. Mais dites-moi, vous mangez bien ? Dormez bien ? Quatorze-huit : un peu élevé, mais rien d'affolant.

— J'ai des nausées matinales depuis quelque temps.

— Je crois qu'elles sont on ne peut plus normales.

— Normales ? Vous trouvez que c'est normal, vous ?

— Oui. Enfin, je veux dire dans votre état : vous êtes enceinte, et je vous conseille d'aller voir un gynécologue.

— Enceinte ? Mais non, voyons ! Ce n'est pas possible.

— Bien sûr... Depuis que je fais ce métier, je me trompe tout le temps, et surtout sur les grossesses de mes patientes. Vous n'avez jamais eu d'enfants ? Je vais vous faire un arrêt de travail de trois jours.

Elle le regardait et ne savait plus quoi dire, la chique coupée. Un coup de massue énorme venait de s'abattre sur son crâne. Pas possible, ça : il ne pouvait être question qu'elle soit enceinte. Pas après ce que Michel venait de lui dire. Mon Dieu... dire qu'ils n'avaient ni lui ni elle songé à une quelconque protection, ce fameux soir. Ce n'était pas vrai... pas en cloque, non ! Et l'arrêt de travail, elle n'en voulait pas non plus.

— Je ne veux pas arrêter mon boulot ; nous avons plein de dossiers en route.

— Votre patron peut se débrouiller sans vous. De toute façon je le signe, mais rien ne vous oblige à arrêter. Chacun son travail : moi, je vois que vous n'êtes pas en forme, et que ce que j'en sais c'est que vous êtes fatiguée ; ça ne va pas aller en s'arrangeant, vous pouvez me croire. Encore que chez certaines femmes, seuls les trois premiers mois sont difficiles.

— Mais... mais...

— Bon. Eh bien, je vais vous laisser. Vous savez ce qu'il vous reste à faire...

Enceinte ! Maryse avait du mal à avaler sa salive. Voilà pourquoi depuis un moment son petit déjeuner faisait du yoyo dans son estomac tous les matins. Merde ! Mais il ne pouvait s'agir que de cette nuit-là avec Michel. Qu'est-ce qu'elle allait pouvoir faire ? Le lui dire ? Pas question : son couple allait mieux, et elle ne sentait pas le courage de le mettre dans l'embarras. Elle n'avait à s'en prendre qu'à elle ; elle l'avait ouvertement aguiché, ce foutu soir. Quelle idiote !

Elle se trouvait bien punie. Le docteur Mathieu discutait avec Michel. *« Mon Dieu pourvu qu'il ne lui raconte pas... »* Elle revint vers les deux hommes. Mais non, le vieux bonhomme et son patron parlaient d'une sortie à la pêche ensemble, un de ces jours.

— Ah, Maryse, heureux de voir que vous êtes revenue parmi nous ; vous pouvez vous vanter de m'avoir collé une sacrée frousse ! Je vais devoir potasser mes cours de secourisme. Vous voulez prendre votre journée pour vous reposer ?

— Non. Non, merci. J'ai oublié de vous régler, Docteur...

— Laissez cela, Maryse ; Michel est un ami, et si on ne s'entraide pas entre amis, que deviendra le monde ?

Puis, sa petite sacoche à la main, il a pris congé des deux. Elle est repartie à son poste de travail, mais son boss revenait toutes les demi-heures pour voir si tout allait bien. Un moment, elle eut envie de lui jeter à la figure qu'elle attendait un bébé, et que ce bébé... c'était le sien. Mais elle se retint de justesse. Après tout, ils avaient des vies différentes, même si durant quelques semaines elle avait pu rêver qu'ils les partagent. L'existence lui sembla bien débile, d'un coup...

⋆

Chez Claude et Michel, tout allait mieux. Elle se donnait à lui comme aux plus beaux jours de leurs débuts. Ils avaient eu

tout un tas de contacts avec des organismes sociaux, mais cette fois c'était pour définir – le mot était presque le bon – l'enfant qu'ils pourraient adopter. Les autres leur conseillaient un enfant plutôt qu'un bébé, tout simplement parce qu'ils étaient presque trop âgés– l'assistante sociale n'avait pas osé employer le qualificatif de « vieux », mais l'avocat l'avait bien compris. Les Assises de début d'année avaient mobilisé aussi le cabinet, et surtout Maryse qui constituait les dossiers.

Depuis quelques jours, un type venait l'attendre devant l'immeuble où se situait leur lieu de travail. L'avocat l'avait vue repartir avec ce gars dans une petite voiture ; elle s'était donc trouvé un ami et ne lui parlait plus de cette histoire, ce moment d'égarement dans le cours d'une vie. Il avait pourtant l'impression qu'elle le regardait toujours avec insistance quand elle pensait qu'il ne la voyait pas. C'était une belle femme... mais elle n'était pas et ne serait jamais... Claude. D'autant qu'à la maison, leurs roucoulades avaient repris de plus belle !

C'est un tourbillon qui entra dans le cabinet au milieu de cet après-midi-là. La femme brune s'arrêta devant la secrétaire.

— Bonjour, Maryse. Mon mari est dans son bureau ?

— Oh, bonjour Madame. Ça fait bien longtemps que l'on ne vous a pas vue ici.

— Je n'aime pas déranger les gens qui travaillent, mais je n'arrive pas à joindre Michel au téléphone depuis plus de deux heures.

— Quand vous voudrez...

— Je ne sais pas ; samedi soir ? S'il fait beau, nous ferons des grillades au barbecue. Michel m'a dit que vous aviez un petit ami... il peut aussi venir avec vous, ça va de soi.

— Ben... merci. Entendu pour samedi soir, alors. Nous amènerons le vin ; du rosé, ça se marie bien avec les viandes grillées.

— Vous mangez de tout ? Je sais, ma question est idiote, mais on ne sait jamais...

— Oui, nous mangeons de tout, rassurez-vous. Je comprends tout à fait : ça devient compliqué, cette mode de faire attention à sa ligne ou de manger tel ou tel aliment.

— Bon. Je file voir le grand manitou.

Elle venait d'entre dans le bureau du patron. Un véritable feu-follet, et Maryse, surprise par la demande de Claude, n'avait pas su refuser. En y réfléchissant bien, c'était sans doute retourner le couteau dans une plaie encore mal cicatrisée. Et puis, après tout, elle verrait au moins où vivait celui qui faisait toujours battre ses cœurs. Et son enfant serait une fois, avant sa vie, passé chez son véritable père. Elle se prit à sourire à cette pensée dingue.

De l'autre côté de la porte, Claude discutait âprement avec son homme. Elle venait de lui expliquer qu'ils étaient attendus pour voir plusieurs enfants en attente d'une famille, et elle s'en trouvait absolument surexcitée. Il aurait dû, à l'entendre, tout lâcher et foncer avec elle voir ces gamins, mais il la tempéra dans ses ardeurs.

— Attends, ma belle ; je comprends ton impatience, mais je suis à quelques jours d'une affaire d'Assises très, très difficile et je me dois de consacrer tout mon temps à mon client. Il moisit en prison depuis plus d'une année.

— Alors ton travail passe avant notre vie de couple ? Tu n'as pas une journée à consacrer à ta famille ? Pour en créer une vraie, je veux dire.

— Si, Claude, si ! Mais pas là, pas tout de suite. Et demain non plus : je dois rendre visite à la prison à cette femme qui va passer aux Assises.

Finalement, elle refoula ses larmes et fit mine d'être d'accord.

— Bon. Eh bien, je vais leur téléphoner que nous n'irons qu'après ton procès ; comme ça, tu auras tout ton temps. Tu en veux encore de cet enfant, quand même ?

— Quelle question ! C'est juste un timing qui ne convient pas. Et puis après tout, comme c'est toujours toi au final qui décides, tu

peux aussi y aller seule les voir, ces gosses. Ça me donne l'impression que nous irions au supermarché pour choisir un article...

— Est-ce ma faute si je ne peux pas en fabriquer personnellement ? Tu me le reproches ?

— Mais non, bien sûr. Mais après les Assises, j'aurai l'esprit plus libre.

— Bien ; alors je te laisse bosser. À ce soir ?

— Oui. Et, Claude, je t'aime, tu le sais...

— Oui ! Oui ! Tiens, pour parler d'autre chose, j'ai invité Maryse et son petit copain à venir faire une dînette samedi soir. Pas d'objection ?

Heureusement qu'il était assis, sinon il serait tombé sur le cul. Mais que répliquer à ceci ? Et puis lui refuser deux trucs dans la même journée serait un drame pour elle. Alors il se contenta de faire de l'humour :

— Non, Votre Honneur, pas d'objection.

— Ah, je vois que tu es déjà à fond dans ton job. Bise, mon cœur, et à ce soir !

⋆

Le type qui se cachait derrière un énorme bouquet de fleurs accompagnait Maryse ; elle le leur présenta.

— Claude et Michel, je vous présente Bernard.

— Bernard, voici Michel, mon patron, et Claude, son épouse.

Les mots d'usage avaient jailli des bouches des deux hôtes : et si la crispation du propriétaire des lieux ne se voyait pas, elle était néanmoins bien présente. Ce gars n'avait guère plus d'une trentaine d'années, et il semblait couver Maryse comme lui le faisait avec sa Claude. Un certain soulagement remit un peu de couleur sur le visage du mari de la brune. Elle ne s'occupait que de son invitée, laissant les deux hommes discuter en allumant le feu sous le barbecue alors qu'elles mettaient la table à l'intérieur. Trop frais encore pour dîner à l'extérieur.

Ce gaillard n'avait pas sa langue dans sa poche, et d'emblée il déplut à Michel. Rien de précis, rien de concret, juste un sentiment mitigé qui lui disait que ce mec-là n'était pas un type pour sa secrétaire. Mais bon, ce n'était pas ses affaires, et qu'elle soit « casée » le rassurait de toute façon. Le repas s'éternisant, la bouteille de rosé n'avait pas suffi ; mais bon, les premiers beaux jours de cette fin janvier annonçaient un printemps très en avance. Un décalage entre les saisons que beaucoup mettaient sur le compte du changement climatique.

Après le repas, les deux hommes étaient allés faire un tour sur la terrasse ; ce Bernard fumait de temps en temps, à ses dires.

— C'est chouette, chez vous ! Le lac, la forêt... un coin de paradis.

— Oui. Vous aimez la pêche ? En cette saison, normalement le lac est gelé. Nous l'avons déjà vu avec des voitures roulant sur la glace... mais depuis quelques années la couche n'est plus assez épaisse pour seulement marcher dessus. C'est dangereux.

— Et c'est vous qui avez construit, ou votre chalet était déjà tout fait quand vous êtes arrivés ici ?

— Non : ici, c'était un champ de pommes de terre qui appartenait à mon arrière-grand-père, et ensuite à ma famille. J'en ai hérité, et voilà ce que nous en avons fait.

— J'admire le travail.

— Vous faites quoi, vous, comme boulot ?

— Je suis représentant pour une boîte qui vend des machines agricoles. C'est un peu la morte-saison, l'hiver, pour nous. Ça va reprendre un peu fin février, mais le gros boum c'est à partir d'avril.

— Ça se conçoit aisément. Et comment ça se passe pour vous, avec Maryse ?

— Oh, c'est une véritable perle ! J'avoue que parfois elle est un peu distante, mais j'en suis fou amoureux. J'ai remarqué que votre épouse ne vous lâchait pas des yeux... Elle ne serait pas un peu jalouse ?

— Jalouse, Claude ? C'est vraiment une question que je ne me suis jamais posée. Bon, rentrons à l'intérieur ; il fait frisquet, et la nuit qui tombe ne va pas arranger la situation.

Le repas avait été un moment joyeux, et lorsque les deux invités avaient quitté la maison, la brune était venue se coller à son mari.

— Finalement, je l'aime bien, ta secrétaire. Tu n'en dis jamais un mot. Elle travaille bien sinon tu ne l'aurais pas gardée. Et lui, ce Bernard, tu l'as trouvé comment ?

— Comment ça, « trouvé comment » ? C'est un homme, voilà tout.

— Oh, je suis certaine que tu as ta petite idée sur ce type. Je ne sais pas... Par certains côtés je l'ai trouvé charmant, et par d'autres... inquiétant.

— Ah bon ? Explique-toi.

— Je ne sais pas ; c'est indéfinissable, un doute qui persiste... je ne le sens pas trop. D'abord parce qu'il n'a pas cessé de me reluquer les fesses chaque fois que je me suis levée, et puis... trop beau, trop...

— Ouais, on laisse tomber tout de suite ; pour les jugements hâtifs, j'en ai mon content au tribunal !

— C'est juste une intuition, féminine sans doute, mais je me trompe rarement. Remarque également qu'elle, Maryse, buvait tes paroles aussi. De quoi me rendre un peu jalouse.

Encore ce mot : jalouse ! Bernard n'avait-il pas prononcé le même ? Et s'il avait zieuté le cul de Claude, lui n'avait pas vu quoi que ce soit d'anormal dans le comportement du compagnon de sa secrétaire.

— Et puis... tu ne trouves pas qu'elle a un bon petit bidon ?

— Un quoi ? Du ventre, tu veux dire ?

— Elle ne serait pas enceinte, des fois ? Bon, je ne sais pas, mais je suis une femme aussi, et son petit ventre rond m'a donné un peu de nostalgie...

— Tu es folle, ma parole. Elle le connaît à peine, ce type.

— Tu sais bien qu'une seule fois suffit... pour certaines. Hélas, je ne fais pas partie de celles-là.

— Bon, tu auras bientôt de quoi réaliser ton rêve de toujours, alors ne te mets pas martel en tête. Enceinte, Maryse ? Alors elle pourrait me laisser les dossiers sur les bras...

— Salaud ! C'est seulement comme ça que tu la vois ? Une employée corvéable à merci ?

En disant cela, ses poings tambourinaient sur la poitrine de son mari. Elle riait et se serrait contre lui de plus en plus. Lui aussi riait... mais jaune. Ce serait le pire moment pour se retrouver, sans le secours de cette travailleuse irréprochable. Il lui demanderait... lundi au bureau. Et il se laissa enfin tripoter par les mimines de sa brune ; et les endroits où elle mettait ses pattes n'étaient pas à raconter aux enfants. Elle savait y faire, et il ne lui avait fallu que quelques secondes pour que sa bite se raidisse dans son caleçon. Mais c'était surtout le but qu'elle recherchait.

Pourquoi dans ces conditions lutter ? Se laisser faire était autrement plus agréable, et il ne s'en privait pas. En deux temps trois mouvements, ils furent entièrement nus alors que dans la cheminée le feu de bois réchauffait le salon où ils venaient de se retirer. Une rumba d'amour, danse immortelle, débutait dans les lueurs dansantes des flammes qui les illuminaient. Et ce ventre, s'il était stérile, n'en était pas moins bon. Sous la langue, sous les doigts... un régal dont il ne se passerait plus. Quant à elle, ses lèvres entouraient cette chose qui, au gré de ses caresses, restait d'un volume substantiel. Le bonheur tenait à pas grand-chose...

⋆

Michel sortait épuisé de la session d'Assises. Son client s'en était pas trop mal tiré ; restait à savoir s'il ferait appel ou non de cette décision. Mais là, ce n'était pas encore le temps de repartir sur le sentier de la guerre. Malgré sa bonne volonté, l'avocat n'avait pu que limiter les dégâts. Il avait aussi repoussé à plus tard cet entretien

avec Maryse. Par contre, il scrutait avec une insistance non feinte cet abdomen où Claude pensait qu'une graine poussait. Elle non plus n'en avait plus reparlé, mais il était certain qu'elle devait y penser. Il faudrait bien qu'il trouve le temps pour l'accompagner voir – curieux mot – les enfants proposés à leur couple.

Bernard, depuis le dîner de ce fameux samedi soir, venait désormais directement au bureau chercher Maryse. Un soir, en revenant d'un rendez-vous, il les avait même dérangés alors qu'ils s'embrassaient à bouche-que-veux-tu. Bizarre, parce qu'il avait fait beaucoup de bruit, n'avait pris aucune précaution particulière pour entrer dans le cabinet. Ces deux-là auraient donc pu arrêter avant son arrivée. Un instant, l'idée qu'ils avaient fait exprès lui traversa l'esprit. Mais pourquoi ? Là était la question en suspens.

Si ce que lui avait dit Claude était exact, le ventre aurait dû encore être plus rondelet. Enfin, en vérité, il n'avait jamais fait attention avant. Elle était toujours aussi belle, peut-être un peu plus épanouie ; mais de là à la soupçonner d'être enceinte, il y avait un pas qu'il n'oserait pas franchir. Les jours suivants, il prit un peu plus de temps pour le consacrer à Claude qui le traîna dans quelques boutiques sous prétexte qu'il devait se vêtir plus « jeune ». S'il n'en saisissait pas la raison, elle semblait avoir son idée. C'est dans la rue qu'ils croisèrent le démarcheur en machines agricoles. Celui-ci déambulait avec une jolie blonde montée sur des échasses. Bernard ne les vit pas, et Claude cogna sur l'épaule de son mari en lui chuchotant deux ou trois mots :

— Tu vois que j'avais encore raison : ce type est un goujat. Il met sa copine en pelote et se balade avec une autre sans se cacher. Quel saligaud ! Je plains la pauvre Maryse.

— Ce n'est sans doute qu'une de ses amies, sans plus.

— Ben, tiens donc... Allez, ne me raconte pas d'histoires ! Ce gars-là m'a fait mauvaise impression dès que je l'ai vu. En tout cas, il a bon goût parce que cette fille ou Maryse sont toutes les deux bien belles.

Michel sourit de cette diatribe lancée à la cantonade. Et, la voiture roulant, il se demanda pourquoi diable sa femme parlait presque à voix basse. Elle soupira et repartit sur un autre sujet :

— Tu sais, la grande maison près de chez nous... celle aux volets bleus ; eh bien, la nouvelle propriétaire m'a contactée. Je dois lui établir un devis pour remettre en état tout son intérieur.

— Ah bon ? C'est bien, alors !

— Tu ne la connais pas ? Elle vient d'arriver des Landes. Elle travaille aux affaires familiales, au tribunal. Alors ça pourrait être bon pour notre dossier, tu ne crois pas ?

— Je ne l'ai pas encore vue ; et pour cet enfant, puisque tu en parles, fixe un jour et prends donc rendez-vous. Les Assises sont finies pour cette session.

— Oh, mon cœur... je t'aime ! Merci de tenir parole !

— Allons, tu m'as déjà pris en flagrant délit de mensonge ?

Elle sifflotait, signe que dans sa tête tout se remettait en ordre. Claude parut soudain plus jolie, illuminée de l'intérieur. Ils firent les échoppes, et là encore elle eut le dernier mot. Quelques tee-shirts et jeans dernier cri remplissaient les sacs au nom des enseignes qu'ils visitaient. Lors du retour à la case départ, ils repérèrent à nouveau l'amoureux de l'employée du cabinet. Cette fois, il se trouvait à la terrasse d'un bar très fréquenté. Mais si elle le vit, l'épouse de Michel se tut.

À la maison, elle tint à tout prix à ce qu'il passe les pantalons neufs.

— Je veux faire les ourlets. Tiens-toi bien droit, je vais les marquer. Ne bouge pas tout le temps ; tu as la bougeotte, ma parole !

À genoux devant lui, elle mettait en plis le bas des jambes d'un des jeans fraîchement achetés. Son visage penché sur ses pieds, il pouvait sentit le souffle de sa respiration. Et voilà comment les idées pouvaient soudain arriver. Il la laissa s'affairer un bon moment, et quand elle se leva, il lui passa la main aux fesses. Prestement elle

se retourna, et comme il retirait le futal, elle ne put pas manquer de voir la trique qu'il arborait.

— Ça te fait bander de me voir à tes pieds ?

— Ben... j'avoue que oui. C'est excitant de te savoir à ma merci.

— Vite dit, mon cher ; « à ta merci », pas tout à fait. Quoique... pourquoi pas, si ça reste dans le cadre de nos petits jeux ?

— Pas question que ça déborde, tu me connais bien.

— Oui, même si j'aimerais parfois que...

— Que quoi ? Allons, dis le fond de ta pensée. Que quoi ?

— Non, non rien.

Il n'avait plus envie de discuter. Elle était toute proche, et la saisir n'avait rien de compliqué. La victime consentante se laissa donc dévêtir rapidement et il la fit mettre à califourchon sur un siège à l'assise en paille, un de ceux de la cuisine. Il se saisit de la ceinture de sa jupe et entreprit de lui lier les mains au dossier de la chaise. Elle avait les yeux remplis d'envie. Puis comme ça, pour jouer autrement, il prit un foulard qui pendait sur la patère de l'entrée.

— Je vais te mettre ce bandeau.

— Ah bon ?

La voix était rauque, éraillée, et elle avait un rictus de louve. Il savait qu'elle appréciait ce moment si différent. Quand il eut fini de lui masquer les yeux, il se demanda bien comment il allait pouvoir la manger. Et il songea au réfrigérateur. Les bruits sourds qui parvenaient aux oreilles de Claude avaient de quoi l'inquiéter, mais pas outre mesure. Il saurait ne pas dépasser les bornes ; de cela elle en était certaine. Mais elle tremblait, et pas forcément de peur. Quand lentement il lui passa une main du cou aux fesses, elle frissonna. Les gestes étaient lents, calculés, énervants même.

Elle espérait la seconde patte de son mari, la souhaitant dans une prière muette sur ses seins. Mais quand elle vint, un cri énorme monta de sa gorge. Il l'avait brûlée... et cette brûlure se répétait sur d'autres points de son dos livré à ses fantaisies. Puis il quitta

la largeur de ses épaules, et cette fois c'était bien sur le bout de ses nichons qu'il posa ce qui la faisait frémir. Avec quoi pouvait-il bien s'amuser sur sa peau ? *« Pourvu qu'il ne laisse aucune trace... »* C'est seulement cette pensée qui la remuait.

Il bougeait sa main, et la sensation de morsure suivait le même périple. Puis il stoppa sa balade et ce fut sur sa bouche qu'il appuya avec cette patte qui tenait... elle avait compris : ce n'était qu'un glaçon, un stupide dé d'eau gelée, prévu pour rafraîchir les apéros. Mon Dieu, comme c'était bon ! Bien meilleur depuis qu'elle était rassurée. Quand il cessa toute activité réfrigérée, elle resta un long moment sans trop se douter de ce qu'il mijotait. Mais quand elle sentit une sorte de gifle énorme sur son derrière, elle sut qu'elle jouirait fort de ses jeux.

Michel, armé de sa ceinture enroulée au bout de son bras, donnait des petits coups secs. Pas vraiment forts ; suffisamment cependant pour faire un bruit extravagant. Une variante de ces fessées qu'il aimait lui donner parfois. Et elle se laissa entraîner dans ses fantasmes. Ceux de la femme entravée, livrée à des mains expertes qui la mataient pour la forcer à obéir. Jamais elle n'avouerait de tels penchants, mais l'un d'eux se trouvait en cours de réalisation. Et sur la paille de l'assise, ses jambes écartées, elle sentit que sa chatte suintait, transpirait à grosses gouttes.

La mouille faisait un petit filet clair coulant le long de ses grandes lèvres et tachait le rembourrage de la chaise. La pluie de claques distillées avec méthode la faisait crier, soupirer et se tordre, et c'en était délicieux. Puis il s'arrêta de lui marteler le derrière, mais il reprit, de la paume de la main, une lente reptation sur son épiderme. Elle n'en pouvait plus, râlant alors qu'il ne cherchait pas les endroits intimes, se contentant de frôler, de caresser toute la large bande que sa position mettait en valeur.

Il cajola les fesses qui venaient de rougir un peu, puis les doigts masculins se coulèrent dans l'espace qui séparait le séant en deux parties bien distinctes. C'était très doux, fait avec patience, et elle se

trémoussait de plus belle. Pas une fois elle n'avait ouvert la bouche pour lui demander de s'arrêter ; elle goûtait à ce délicat supplice qu'il lui prodiguait avec amour. Il repoussa le siège pour l'éloigner de la table : ainsi, il pouvait en faire le tour sans qu'elle sache où il se trouvait. Ses gémissements n'avaient aucune connotation douloureuse. Elle adorait ce Michel qui l'amenait inexorablement à l'orgasme.

Elle ouvrit la bouche quand il s'appuya de tout son ventre contre sa figure. Désirait-il qu'elle le prenne entre ses lèvres ? Mais non, le bâton qui lui battait la joue ne demandait pas sa langue. Elle sentit que des doigts en étau pinçaient ses tétons, mais sans vraiment les serrer à lui faire mal. Juste les compresser un peu, pour qu'ils se gorgent de sang. Mais en avaient-ils besoin ? Pas si sûr... Elle n'était plus qu'une énorme envie, toute attente d'un final plus... viril ! Apparemment, il ne se pressait pas pour conclure ce moment d'extase.

⋆

Assise dans son bureau, face à lui, elle écrivait la lettre à taper que Michel lui dictait. Les jambes visibles jusqu'à la base de sa robe qui, remontée très légèrement sur les cuisses, invitait quasiment les regards. Mais lui, perdu dans les méandres d'un texte de loi très ardu, ne levait pas la tête. Longtemps elle crut qu'il était dérangé par sa posture, mais elle ne ressentit nul besoin d'en changer. Il s'arrêta au milieu d'une série d'articles du Code pénal qu'elle notait du mieux possible, alors elle aussi remonta son menton. Les billes qui roulaient dans leurs orbites la firent rougir.

Donc il n'avait pas encore vu ! Elle décroisa ses longues gambettes de manière à être bien certaine qu'il suivrait leurs lignes jusqu'à... ce qui se cachait aux confins de ces deux-là, et elle suivit avec gourmandise l'itinéraire des quinquets de Michel. Elle voulait qu'il n'oublie pas ce qu'elle lui avait offert un jour. Et ça fonctionnait à merveille : l'espace d'un éclair, la striure blanche tout en

haut, camouflée par la robe, l'avait captivé. Il était bouche bée, sans dire quoi que ce soit, les mains tremblant sur son *Dalloz* !

— Ce sera tout, Michel ? Vous avez fini de me dicter votre courrier ?

— ... euh, oui ! Ah non, encore la formule de politesse d'usage : Je vous prie, Madame la présidente... enfin vous savez faire, comme d'habitude.

— Entendu. Elle sera sur votre bureau ce soir pour la signature.

— Oh, rien ne presse ; ne vous précipitez pas. Demain sera suffisant.

— Bien, patron ; demain, alors. Je voudrais sortir ce soir une heure plus tôt ; c'est d'accord ? Je vais passer une visite.

— Une visite ? Vous n'êtes pas souffrante, j'espère.

— On ne peut pas vraiment parler de maladie, rassurez-vous. Mais je dois vous dire que durant quelques semaines... vous devrez vous passer de moi.

— Ah bon ? Pourquoi ça ? Si ce n'est pas trop indiscret...

— Vous n'avez donc rien vu ? Là...

Elle avait mis son index sur son nombril. Et comme il faisait l'étonné, elle reprit d'une voix ferme :

— J'attends un heureux évènement. Encore quatre mois et...

— Un bébé ? J'en suis ravi pour vous et pour Bernard, bien sûr !

— Bernard ? Ah oui, Bernard... oui. Merci.

— Alors je ne connais rien à vos droits, mais je suppose que vous me direz un peu à l'avance, pour votre congé maternité.

— Oui, oui. J'ai aussi une amie qui pourra le cas échéant me remplacer, si cela vous arrange.

— Bien, bien ; vous l'amènerez avec vous quand il sera temps de... je vous fais confiance.

— Oui, bien entendu. J'en réponds comme de moi-même.

Elle sortit du bureau pour regagner le sien. Il n'en revenait pas : Claude avait encore vu juste ! Il se traita de crétin de n'avoir pas

demandé plus de détails. Il se leva et se rendit dans la pièce où elle travaillait.

— J'ai manqué à tous mes devoirs. Vous savez déjà ce que vous allez avoir ?

— Oui : une petite fille. Pour le prénom, rien de bien défini encore.

— Et vous n'êtes pas trop fatiguée ? Si vous avez besoin d'aménager vos horaires, pas de souci non plus. Prenez soin de vous et... de lui.

Il y avait dans les yeux de Maryse comme une lueur, une étincelle qui brillait. Elle allait lui dire quelque chose, il le sentit. Puis à la dernière seconde elle détourna la tête. Il sembla à Michel qu'un trop-plein d'émotion la submergeait. Pleurait-elle ? Et du coup il se surprit à resonger à ces enfants que Claude devait aller visiter. Les larmes seraient elles contagieuses ? Il fila alors qu'elle mettait son manteau. Elle allait vers son rendez-vous. Et curieusement, ce Bernard n'était plus visible. *« Quel goujat ! »* songea l'avocat.

Seul, il appela son épouse. Elle aussi fut surprise : son mari au téléphone en pleine journée, ça devait être bougrement important !

— Il est arrivé quelque chose ?

— Non, pourquoi ? Je voulais seulement m'assurer que tu avais bien contacté le centre pour notre visite aux gamins.

— Mon Dieu... il va neiger en juillet ! Mon mari qui, d'un coup, est pressé ; et moi qui pensais que c'était simplement pour me faire plaisir. Tu es un amour...

— Ben... oui, je sais. Alors ?

— Oui, c'est fait, mais ce sont eux qui m'appelleront quand ils seront prêts.

— Prêts qui ? Les services de la petite enfance ou les gosses ?

— Les deux, je suppose. Tu rentres bientôt ?

— J'ai encore du boulot au bureau, mais pas tard, c'est promis. Et puis... Maryse m'a averti : ce sera une petite fille qui va venir chez eux.

— Quelle chance elle a ! Elle va venir très normalement, pour eux ; ils ne la choisiront pas sur catalogue... ou suite à un défilé.

Il ne sut pas trop si elle plaisantait pour le singer ou si elle le pensait véritablement. Difficile de juger par téléphone interposé. Finalement, la maternité proche de l'une et la joie d'adopter de l'autre faisaient que son univers si bien rangé tournait autour de deux petits qui ravissaient les cœurs. Mais l'avenir serait-il toujours aussi serein ? Pourquoi un doute subsistait-il ? Une sorte d'épée de Damoclès pendait-elle au-dessus de sa tête ? Il se plongea de nouveau dans la bible rouge des lois françaises.

Claude, loin d'être joyeuse à l'annonce officielle de la grossesse de la secrétaire de son mari, s'enferma dans un silence insupportable. Lui ne comprenait plus rien du tout. Quelle bêtise avait-il encore faite pour qu'elle redevienne si taciturne ? Ce soir-là, Claude avait de nouveau repoussé les avances de son mari. Bon, il n'allait pas non plus en faire un drame ; ça arrivait de temps à autre. Mais qu'elle se mure dans un univers où il ne pouvait accéder lui fichait la rage ; il ne méritait pas ce qu'elle lui infligeait.

De guerre lasse, lui aussi se colla dans son coin, et quoi de meilleur pour se sentir mieux que de sortir son bateau et filer sur le lac ? Jusqu'à la nuit il irait persécuter les brochets, ceux qu'il remettait à l'eau après les voir mesurés et pesés. Et ces moments sur l'étendue bleue étaient toujours bénéfiques. Il repensa à sa journée, à cette lettre, et surtout à cette culotte entraperçue l'espace d'un regard. Pourquoi Maryse lui avait-elle si volontairement montré son cul ? Un derrière qu'il avait eu l'honneur de fréquenter d'une manière tellement intime... Elle l'aurait à nouveau aguiché qu'elle ne s'y serait pas mieux prise.

⋆

Quatre jours que durait le marasme ambiant ; quatre jours qu'elle ne décrochait plus un mot. Allez savoir ce qui se passait sous sa tignasse brune ? Et le samedi matin étouffant annonçait

une soirée encore plus moche. Pris d'un irrépressible besoin de parler, Michel tenta de renouer un dialogue qu'elle fermait sans raison. Mais rien à faire ! Alors furieux, il prit sa voiture et roula au hasard. Et celui-ci l'amena sans qu'il y prenne garde, vers... chez Maryse. La maison où il n'était passé que de nuit avait un plus bel aspect la journée. Quand il sonna, elle mit un bon moment pour venir ouvrir, et les pas traînants sur le carrelage lui apprirent qu'il avait bien fait d'insister.

— Michel ? Mais...

— Je m'excuse de vous déranger. Je ne comprends plus rien ! J'ai annoncé à Claude que vous attendiez un bébé, et depuis je n'ai plus entendu le son de sa voix.

— Entrez. Allons, venez. Ne restez pas sur le trottoir pour discuter.

— Merci.

Dans le salon qu'il reconnut de suite, le divan gardait la marque de la femme qui devait dormir là.

— Votre ami Bernard ne sera pas fâché que je sois venu chez vous ?

— Mon ami Bernard ? Il n'est pas là... plus là, je veux dire.

— Mais, et le bébé ? Il est fou !

— Non. Il sait compter, et sans doute que votre femme aussi sait bien le faire.

— ... Je ne comprends pas. Vous voulez me faire passer un message ? C'est quoi, cette histoire ?

— Vous souvenez-vous du jour de mon malaise ? Au cabinet.

— Celui où j'ai fait intervenir le docteur Mathieu ?

— Oui. Eh bien, je n'ai rencontré Bernard qu'un mois plus tard.

— Où voulez-vous en venir ? Et Claude, que vient-elle faire dans ce micmac ? Je suis peut-être bête, mais je ne saisis pas du tout.

— Je suis en train de vous dire que Bernard n'est pas, ne pouvait pas, ne sera jamais le père de cet enfant.

— Ah... Et comment ma femme pourrait-elle être au courant ?

— Vous n'avez pas une petite idée ?

— J'avoue que non.

— Mon Dieu, ces bonshommes... il faudrait toujours leur faire un dessin. Enfin, vous êtes instruit ; alors, bon sang, réfléchissez une petite minute.

Le sang se retira lentement du visage de cet homme qui venait d'un coup de réaliser... Pour être dans le caca, il l'était profondément ! Ce que Maryse lui assénait n'était rien d'autre qu'une fin du monde ! De son monde si parfait. Il dut s'asseoir lui aussi pour digérer un peu ce que ces mots signifiaient. Il ne voulait pas croire ce qu'il venait d'entendre ; ce n'était pas vrai, pas possible ! Il y avait une erreur quelque part. Il rêvait tout éveillé et allait sortir de ce cauchemar ! Il ne pouvait s'agir que de cela : une hallucination.

Chapitre 3

En ce début mars, le soleil sur le lac avait des reflets d'or en fusion. Le miroir brillait de mille feux annonçant un printemps plutôt radieux. La femme en costume noir, col en dentelle, tortillait entre des doigts secs et noueux un trousseau de clés. Michel, à deux pas derrière Claude qui bavardait avec la vieille dame, eut l'impression d'être dans... une maison d'arrêt. Mais une prison pour des gamins aux grands yeux tristes. Les deux femmes jacassaient comme deux pies, traversant une sorte de cour intérieure. Un patio où des gosses habillés tous de la même manière s'arrêtaient près du grillage qui les séparait du chemin d'entrée.

Un tumulte bizarre, comme si ici même les rires avaient un autre son, tout différent de ceux d'ailleurs. La misère avait-elle une voix distincte ? À moins que ce ne soit le lieu qui défavorisait les sourires et le bonheur ?

Parvenus aux bâtiments en L, la gardienne des clés les dirigea vers un bureau où une autre femme, habillée d'une manière identique mais moins revêche, les attendait. Elle les fit prendre place dans une sorte de salon et, pour se donner une contenance, feuilleta un dossier ouvert devant elle. L'ambiance sur ce domaine sembla sinistre à l'avocat. L'autre, le nez chaussé de lunettes rondes, professeur en diable, joignit ses mains et, ses lèvres minces pincées, les regarda tour à tour.

— Bon, je sais que vous attendez depuis longtemps. Nous allons ensemble définir quelques enfants inscrits sur les listes. Je vous

demanderai de les voir chacun leur tour, mais de ne leur donner aucun faux espoir. C'est difficile pour eux de croire, d'espérer une fois encore qu'ils vont aller dans une bonne famille.

— Vous voulez dire que nous pourrions les décevoir ?

— Non, Claude : madame veut simplement nous mettre en garde pour que ces gamins qui sont pleins d'espoir ne soient pas déçus inutilement.

— C'est cela. Ils ont pour la plupart vécu des moments très douloureux, et chaque visite comme celle de ce matin, c'est une nouvelle source d'espérance.

— Mais... nous sommes sérieux.

— Je sais bien, Madame, mais vous ne pouvez pas les emmener tous, alors il y aura forcément des malheureux. Bon, nous y allons ?

Aucun des deux n'avait répliqué. Dans une petite pièce, quelques jouets patientaient sur des tapis. Des sièges aussi, relativement confortables, attendaient les invités du moment.

— Voici comment cela va se passer. Les enfants vont venir ici, sans s'occuper de vous. Ils pourront jouer durant une heure dans cette chambre. À vous de déterminer avec lequel vous avez le plus d'affinités ; si vous en avez, bien sûr. Ne forcez rien : cet élément est capital pour les relations futures.

— Mais nous pourrons leur parler ?

— Évidemment ! C'est même vivement conseillé. Enfin, vous voulez être des parents ? Eh bien, c'est ici que commence votre apprentissage ; je vous laisse donc.

— Ma foi... allons-y, nous verrons bien.

Quelques instants plus tard, quatre enfants entraient dans ce boudoir spécial. Tous saluèrent poliment les deux grandes personnes qui les regardaient, assises sur un canapé. Puis, sans un mot, ils se mirent à jouer dans leur coin, indifférents à ce que les autres faisaient. Cela dura un petit moment quand une gamine avec des nattes blondes prit un livre et vint s'asseoir sur un fauteuil face

aux deux adultes qui ne les quittaient plus des yeux. Alors Claude prit le parti de discuter.

— Tu aimes la lecture ? Qu'est-ce que tu lis ?

— Bécassine, Madame.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Élyse. Je n'ai plus de papa et de maman. Les garçons qui sont là disent qu'un jour une dame et un monsieur viendront et m'emmèneront, que ce sera mes autres parents.

— Tu aimerais avoir d'autres parents ? Tu les aimerais comment ?

La fillette haussa les épaules, tortillant ses petits doigts. Sur ses genoux minuscules, le grand bouquin ouvert laissait entrevoir ses dessins colorés. Claude, sans rien dire de plus, venait de se mettre à genoux devant la petite.

— Tu as un très joli prénom, Élyse.

Le ton employé, l'attitude de son épouse, Michel sut, comprit : cette gamine serait le vrai choix, le seul coup de cœur possible pour sa brune. Pas besoin de dessin ! De plus, elle avait levé ce visage aux yeux pétillants vers lui. Il lisait sur celui-ci quelque chose de magique, et la gamine aussi avait en le regardant un large sourire. Il se dit que le bonheur tenait à peu de choses : un regard, celui d'une gamine qui vous illumine la vie. Mais quelque part, son vieux cœur se serrait. Cette petite fille ne serait jamais la sienne.

Saurait-il l'aimer comme s'il s'agissait de sa propre fille ? Bien entendu qu'il ne lui ferait jamais de mal, qu'il la protégerait, mais... il eut soudain très peur de ce foutu avenir. Puis les paroles de Maryse avec son histoire de décompte voulaient dire que ce bébé qu'elle attendait... Mais il ne l'avait touchée qu'une seule fois, et encore si brièvement ! En tous cas, la métamorphose de Claude se lisait au grand jour ; elle n'avait plus rien de la femme parfois aigrie qui regrettait l'absence d'un petit.

Il admirait cette faculté à se couler ainsi aussi facilement dans la peau d'une mère, fût-elle de substitution. La fibre maternelle

n'était sans doute encore qu'un mot, et pourtant son épouse lui montrait le chemin. Il était vaincu dans un combat inégal. Mais la fillette se serrait contre sa femme, et la petite main miniature qui accrocha soudain la sienne lui donna l'impression de le brûler. Pourtant, jamais il n'avait ressenti ce genre de choc.

Élyse ! Un nouveau prénom pour un départ tout neuf ? Il avait bien compris de suite que les autres enfants ne seraient pas choisis. Le cœur avait parlé, et en lui aussi un déclic venait de se déclencher. Les affinités ne se commandent pas, tout comme l'amour. Qu'il soit pour Claude ou cette gamine, tout aussi éloignés, les sentiments étaient touchants. Il savait. Une demoiselle de quatre ou cinq ans viendrait sans aucun doute faire résonner de ses rires le chalet trop calme, et ceux-ci en entraîneraient d'autres de la part de Claude tout en lui offrant un vrai bonheur. Voir cette femme avec qui il partageait tout aussi heureuse avait déjà ouvert la porte à Élyse. Et Élyse, c'était... juste beau. Ça lui sonnait dans les oreilles avec une petite musique pareille à celle du piano qui chantait dans le salon, les soirs où sa miss voulait détourner sa mélancolie. Claude... un amour de femme, conquise par un bout de femme en devenir.

Elle entraînait dans son sillage un avocat qui lui aussi se prit à rêver. Et le rêve portait un si doux prénom... Mais une ombre au tableau : les dires de Maryse. Et si effectivement il était l'auteur de ce petit ventre rond ? Si cette petite chose qui poussait, encore invisible, dans le sanctuaire chaud et calme de sa secrétaire, si c'était une goutte, une larme de lui ? Il chercha au fond de son cerveau les vrais mots de Maryse : « Il sait compter, et sans doute que votre femme aussi sait bien le faire. » Et puis elle avait ajouté presque de suite : « Je suis en train de vous dire que Bernard n'est pas, ne pouvait pas, ne sera jamais le père de cet enfant... » Est-ce que pour autant ça voulait dire ce qu'il devinait là, devant cette petite qui se blottissait dans les bras de la seule femme dont il était amoureux ? Un instant il crut que sa raison vacillait. Il dut se contenir pour faire bonne figure. D'un coup sa conscience

venait le hanter ! Et il s'aperçut soudain que deux paires d'yeux le crucifiaient.

— Eh bien, tu es dans la lune, Michel ? On te parle et tu ne nous écoutes pas.

— Oh, pardon ! J'admirais... et je me projetais dans l'avenir.

— C'est vrai ? Ah, je suis si heureuse ! Nous devrions aller revoir la directrice, qu'en penses-tu ?

— Oui, oui, tu as mille fois raison. Viens, ma grande, je veux aussi te faire un gros bisou. Tu es une jolie cocotte, Élyse !

Il venait de retrouver un peu d'élan. Demain, il irait... non, ils iraient voir Maryse et l'abcès serait enfin crevé ; mais avant cela, il devrait encore s'occuper des papiers pour que leur existence s'embellisse d'un sourire tout neuf. Un sourire aux nattes blondes qui avait tant encore à découvrir. Il eut cependant un pincement au cœur : les autres gamins, eux, auraient-ils aussi la chance de rencontrer une Claude ? Il l'espérait de toute son âme ; ils ne pourraient jamais endosser toute la misère du monde à eux deux, mais voilà : le coup de cœur avait pour prénom Élyse.

⋆

Une petite femme boulotte se tenait près de Maryse. Depuis trois jours, la secrétaire sur le départ pour son congé maternité formait son amie. Michel, trop content de voir que sa secrétaire guidait sa remplaçante, lui donnait des détails sur la gestion des dossiers, ne les avait pas interrompues. Il leur avait simplement donné les papiers pour se mettre en règle avec la législation du travail. Paperasserie toute française, quoi ! Et ce soir, avant de quitter le cabinet, elles attendaient toutes les deux. Il les reçut, rappelant seulement à cette Judith que certains dossiers étaient confidentiels, mais Maryse était déjà passée par là. Alors la discussion animée était partie sur le bébé, mais son patron voulait savoir si son épouse et lui pourraient aller la visiter chez elle. Si la demande la surprit, elle n'en montra rien. Son boss avait quelque chose depuis quelque

temps, un coup de jeune qu'elle ne s'expliquait pas. Il ne parlait plus que de l'adoption d'un enfant, et Maryse s'était résignée : cet homme ne serait jamais à elle.

— Vous pensez que Claude serait heureuse de me voir ? Avec ce ventre gonflé comme un ballon, ça ne risque pas de lui rappeler de mauvais souvenirs ?

Un coup de Jarnac de la secrétaire pour bien lui faire sentir qu'elle pouvait donner naissance, elle, à un bébé ? Michel ne prit pas les propos de la belle de cette façon. Quant à Judith, elle ne semblait pas dans la confidence, se bornant à sourire béatement en posant une main sur le bidon plein.

— En tout cas, tu vas nous pondre un beau petit bonhomme ; c'est bien parti !

— Oui, mais je fatigue. Enfin, je vous recevrai volontiers... avec votre femme.

Il eut la curieuse impression que les derniers mots étaient seulement là pour Judith. Mais pas question de retourner seul chez Maryse, non ! Il avait peur. Peur de cette vérité qui se cachait sous les traits d'un ventre arrondi au possible. Un œuf tellement couvé qu'il devenait difficile de le traîner, et la démarche en canard de la pauvre femme en était la meilleure preuve.

— Nous viendrons, je vous le promets, mais pour le moment portez-vous bien. Et encore merci pour votre aide, et surtout merci à vous, Judith, de me seconder le temps que notre Terre se repeuple d'un bel enfant.

— Merci, Michel. Je vous promets de faire tout mon possible pour que tout se passe au mieux.

— De toute façon, si Judith a un problème elle pourra toujours me contacter : je les connais par cœur, nos fichus dossiers, et je ne vais pas mourir demain ! Alors...

— Merci à vous deux !

Il était rentré chez lui. Et la maison aussi avait un air de fête. Quelque chose de joyeux. Claude avait réagencé l'étage. La

mezzanine devenait ainsi le bureau du maître, et celui occupé précédemment voyait un lit et des tas de peluches prendre place. Une métamorphose totale de leur environnement qui faisait chantonner la brune. Les soirs, tout était parfait. Elle et lui faisaient l'amour pratiquement toutes les nuits. Dans toutes les postures, dans tous les recoins, comme si l'avancée du projet d'adoption avait rendu la belle plus câline, plus demandeuse.

Ce soir-là, il se laissa aller à quelques confidences. Elle voulut savoir comment était la nouvelle employée de son mari. Le portrait qu'il en fit reflétait-il la vérité ? Elle ne se posa pas la question ; de toute manière, s'il avait menti, c'était seulement par omission. Et puis aussi c'était certain qu'il ne l'avait pas vraiment détaillée, trop obnubilé par le ventre de Maryse et le secret qu'il renfermait. Il lui raconta aussi sa demande de visite à celle-ci ; si là encore Claude trouva bizarre cette envie d'aller voir la femme enceinte, elle lui donna raison de l'avoir proposé.

Les civilités, les mondanités faisaient également partie des attributions des conseils, et bien entendu elle ne trouvait rien à redire à cela. En tête, elle n'avait du reste que les risettes et les nattes d'une blondinette qui, si tout continuait à bien se passer, viendrait au chalet quelques heures d'abord, puis une journée ensuite, et finirait par rester pour une longue période où le couple serait évalué en qualité de parents. Tout un programme ! Il y avait encore loin de la coupe aux lèvres, mais elle y croyait... dur comme fer !

⋆

— Bonjour, Monsieur.

— Bonjour, Judith. Tout va bien ?

— Oh oui, mais est-ce que je pourrais sortir un peu plus tôt ce soir ?

— Bien sûr. Je tiens à vous dire merci de remplacer Maryse en premier lieu, et pour le travail remarquable que vous effectuez ici.

— Vous êtes au courant, Monsieur ? Pour Maryse...

— Au courant de quoi, Judith ? Il est arrivé quelque chose à Maryse ?

— Ben... c'est elle que je voudrais aller voir ce soir. Son bébé est né mardi dans la nuit.

— Ah ? C'est plutôt une bonne nouvelle ! Et c'est... ce n'est pas un peu tôt ?

Judith s'était méprise sur le questionnement de l'avocat et avait alors simplement répliqué :

— Une fille, Monsieur, une belle gamine ! Mais Maryse ne va pas fort.

— Comment ça, « pas fort » ? Bon, alors laissez votre travail. Allons voir cette jolie poupée et soutenir sa maman : il y a des choses dans la vie qui passent avant tout.

— Vous... mon Dieu, merci, merci Monsieur.

— J'ai un prénom, vous savez, et c'est Michel. « Monsieur », c'est trop... sentencieux.

— Bien. Alors merci... Michel.

Ils étaient partis tous les deux. Le patron n'avait qu'une idée en tête : aller voir cette fillette qui venait de naître. Puis Maryse tout de même, qui l'avait accompagné durant tant d'années aussi... presque autant que Claude. Il se demanda d'un coup pourquoi il faisait ce parallèle étrange entre ces deux femmes – celles de sa vie, finalement – et cette pensée le fit presque sourire. La maternité avec son odeur si particulière profilait ses longs couloirs. L'équipage employée-patron dut demander le numéro de la chambre. L'infirmière qui les renseigna s'adressa à eux d'une voix grave :

— Vous pouvez la voir, mais pas trop longtemps et vous ne la faites pas parler, elle est très fatiguée. Alors juste quelques minutes. D'accord ?

— Oui, oui bien sûr. Nous serons raisonnables, n'est-ce pas, Michel ?

— Évidemment !

— Bien. Alors c'est la dernière chambre au fond du couloir.

C'était une jolie chambre, comme toutes celles des maternités modernes. Surchauffée aussi, et la pauvre petite chose allongée dans le lit, Michel eut du mal de la reconnaître. Maryse, exsangue, pâle, le teint cireux, rien de cette belle femme qui venait au bureau chaque jour. Elle ouvrit les yeux et ses lèvres violettes esquissèrent un sourire. Aucun son ne sortit de sa gorge. Michel lui avait pris la main. Il la vit qui tentait de dire quelques mots une fois encore.

— Ne parlez pas, Maryse. Reposez-vous simplement.

Une nouvelle fois les lèvres s'agitèrent, puis l'infirmière entra derrière les deux visiteurs.

— Bon. Je crois que nous ne pouvons plus attendre et la garder ici ; nous devons la diriger vers le centre hospitalier : elle a fait plusieurs hémorragies et a du mal de récupérer. Je vous demanderai donc de sortir.

— Mais... ça va s'arranger ?

La blouse blanche avait simplement haussé les épaules, une manière déguisée que Michel connaissait, comprenait bien aussi... le secret médical était bien gardé.

— On peut voir le bébé, s'il vous plaît ?

— Ah oui... Demandez à l'infirmière qui est dans le couloir ; elle vous indiquera l'endroit. Allez, dehors, et bonne journée.

Elle s'affairait avec son téléphone ou un appareil analogue. L'avocat saisit cependant quelques bribes de ce dialogue où il était question de coma. Dans le couloir, ils demandèrent à voir l'enfant et une fille de salle les escorta vers une pièce où une dizaine de berceaux étaient rangés. Seuls deux ou trois accueillaient un bébé.

— Voilà, la petite Michèle est là.

— Michèle ? Elle se prénomme Michèle ?

Le boss avait pratiquement hurlé ces mots, comme si le ciel lui tombait sur la tête. Des bouts de phrases de Maryse lui revenaient en mémoire. Ce qu'elle lui avait raconté bien en amont de cette journée prenait d'un coup un sens tout neuf. Il saisissait les propos déguisés et son cœur venait de faire un bond dans sa poitrine.

Judith aussi suivait des yeux la métamorphose qui s'opérait chez son patron : il était défait, livide sans qu'elle s'en explique vraiment la raison. Lui se demandait pourquoi... pourquoi elle ne lui avait pas annoncé directement cela. Oh, Maryse... pourquoi ?

Il déposa Judith au bureau mais rentra ensuite chez lui. Là où une autre petite fille gribouillait un livre à colorier. Élyse, la nouvelle arrivée à la maison, était sage comme une image. Et Claude délaissait totalement son travail sur le terrain, ne s'occupant plus que de la gamine. Comment allait-il lui dire ce qui le tracassait ? Mon Dieu, comment allait se passer la conversation qu'ils devaient avoir, elle et lui ? Bon sang, que ça s'annonçait déjà... compliqué ! La petite leva les yeux vers lui dans une sorte de sourire attentiste. Il vint lui passer la main sur le front, lui donna un bisou sonore. Elle s'adaptait rapidement à un environnement tout neuf, son « chez elle » en devenir. Claude préparait des crêpes dans la cuisine.

— Tout va bien, Michel ? J'ai voulu appeler ton bureau mais ta nouvelle secrétaire n'était pas là.

— Oui, nous sommes sortis tous les deux.

— Ah... Elle t'accompagne en rendez-vous ? C'est nouveau, ça.

— Non, pas en rendez-vous : nous sommes allés voir une petite bonne femme.

— Quoi ? Je ne comprends pas.

— Une petite de quarante-neuf centimètres et de deux kilos six.

— ... ? Je...

— Maryse a une petite fille. Une jolie poupée rose.

— C'est merveilleux, tout cela ! Nous irons la voir tous les trois si tu veux...

— Elle ne va pas bien.

— La petite de Maryse a des problèmes ? Mais comment ça ?

— Non, pas le bébé... Maryse ne va pas bien ; elle perdu beaucoup de sang et a un mal fou à revenir. Les médecins parlaient de la plonger dans le coma.

— Mais... mais c'est terrible ! Pauvre Maryse... Et la petite, alors, que va-t-elle devenir ?

— Je crois que tu devrais t'asseoir une minute ; nous avons à discuter sérieusement tous les deux.

— ... ? Tu me fais peur, là.

— Mais non, juste une mise au point.

La conversation s'était avérée longue et ponctuée de questions. Légitimes, sans aucun doute, mais terriblement embarrassantes pour Michel. Élyse aussi était venue, à plusieurs reprises, interrompre les deux adultes. Claude était blanche, pâle comme une morte, mais elle se contenait. Puis quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour dire des vérités.

— Et tu m'en aurais parlé si tu avais su plus tôt ?

— Mais bien entendu. Et puis il y a Élyse... et notre vie qui change d'un coup. Je ne sais pas comment faire pour cette petite Michèle...

— Mais Maryse, elle n'en a parlé à personne ? S'il lui arrivait malheur, mon Dieu, je n'ose pas y songer...

— Attends, les médecins font du bon boulot de nos jours.

— Ah oui. N'empêche que des gens meurent encore suite à des accouchements, même en France. Et cette petite... c'est la tienne ! La sœur d'Élyse, pour finir.

— Mais...

— Quoi, « mais » ? Je suppose que tu vas prendre tes dispositions, tes responsabilités pour qu'en cas de... problème tu en sois le tuteur, à défaut d'être le père.

— Je t'avoue que je préférerais que Maryse se remette et que nous en débattions tous ensemble. Je comptais bien le faire lors d'une entrevue que je lui avais demandée il y a quelques semaines. T'en souviens-tu ?

— C'est quand même incroyable, ça : tu couches une seule nuit avec elle, et... une petite Michèle naît. Dire qu'avec moi, tu n'as

jamais pu... être heureux. Je ne vais pas refaire le monde, mais, bon sang, comme ça fait mal !

— Je m'en doute, mon amour, mais je t'ai prouvé mille fois et de mille façons que tu étais la femme de ma vie.

— Eh bien, il en existe désormais une autre...

— Non, Claude : pas une autre... mais bien deux. Élyse n'est pour rien dans cette situation et elle mérite notre attention. Je ne veux pas qu'elle en souffre. Bon, nous allons rester calmes et attendre que les choses s'arrangent pour Maryse.

— Et dans le cas contraire ? Une analyse de sang est-elle recevable dans ce cas de figure ? Après tout, c'est toi le juriste ici.

— Sans doute, mais ce serait mieux avec l'accord de la mère.

— Je m'en doute, mais faute de grives on mange des merles. Et puis il serait bon de prendre des nouvelles de cette malheureuse ; tu es et restes son patron, que je sache, non ?

La petite Élyse sentait que les choses ne tournaient pas normalement. Elle était venue sur les genoux de Michel. Il souriait à cette petite tête blonde qui inconsciemment venait chercher sa protection. Voir la gosse se coller à son mari dérida soudain la brune. Claude posa la main sur la joue de son compagnon et l'autre sur celle de la petite.

— Bon, je te laisse gérer cela ; fais pour le mieux. Je crois aussi que c'est mon attitude irresponsable qui nous met maintenant dans l'embarras.

— Mais non, ma Claude ; je n'aurais jamais dû céder.

— Ce qui est fait est fait, et inutile de revenir là-dessus. C'est le présent qui est important, pour nous et pour cette pauvre petite Michèle, mais surtout pour sa maman. J'espère qu'elle ira mieux très vite.

La messe était dite. Dans les jours qui suivirent, l'avocat téléphona souvent à l'hôpital et se rendit en compagnie de Claude et d'Élyse pour voir le bébé. Michèle poussait bien, loin de cette agitation bizarre. Mais sa mère, la malheureuse, ne revenait pas de

ce coma provoqué. Et cet état durait déjà depuis un certain temps. Un soir qu'il rentrait, le téléphone de Michel se mit à sonner. La mauvaise nouvelle qu'ils redoutaient, lui et son épouse, venait de tomber : Maryse avait lâché la rampe, et son bébé, Michèle, était sans maman.

⋆

La morosité des jours suivants était palpable. La vie n'en finissait plus de s'écouler en larmes de deuil. Restait cependant en suspens la question de l'enfant ; Michel s'était présenté aux services sociaux pour tenter de revendiquer une paternité bien mal définie. Et une fois de plus, des tracasseries administratives ; malgré son statut d'avocat, il se heurtait à un mur d'immobilisme. Au bureau, il avait aussi besoin de savoir si Judith n'allait pas quitter sa place, et il fut soulagé d'apprendre qu'elle resterait.

Un matin, alors qu'elle était de repos, elle vint chez son patron. Ce samedi-là, ils étaient sur la balancelle, entourant Élyse de leur affection et d'un amour qui ne se démentaient pas. Judith sonna, et quand il vint ouvrir, Michel la trouva... bizarre. Il la fit pénétrer chez eux et lui offrit un café.

— Je ne voulais pas vous déranger. Comme vous m'aviez demandé de ranger les affaires de... notre pauvre Maryse au bureau, je l'ai fait, ce matin.

— Mais nous sommes samedi : vous n'étiez pas obligé de prendre sur vos heures de repos pour...

— Oh, j'ai eu beaucoup de mal de vider les tiroirs ; c'était un peu comme si mon amie mourait une seconde fois. Mais...

— Mais ? Il y a un souci au bureau ? Vous nous faites peur, Judith ! Nous avons eu notre lot de malheurs pour le moment ; ne croyez-vous pas...

— Je ne sais pas si c'est un malheur ou un bonheur, mais... en rangeant un livre appartenant à Maryse, une lettre est tombée de celui-ci.

— Une lettre ? Vous voulez dire un courrier qu'elle avait placé dans un bouquin ?

— Oui... et... ça m'a l'air bougrement...

— Eh bien, qu'attendez-vous pour nous dire ce que contient cette missive ?

Judith semblait gênée vis-à-vis de Claude. Ses yeux allaient de l'épouse de son patron à celui-ci, sans trop savoir si elle devait continuer.

— Allons, Judith, dites-nous ; nous sommes impatients de savoir.

— Peut-être que vous devriez la lire seul, Michel.

— Comment ça, seul ? Vous l'avez lue ? Elle contient donc un ou des secrets que Claude n'a pas à connaître ? Allons... Nous nous disons tout, alors parlez, bon sang !

— Ne vous fâchez pas, mais elle parle de son bébé... et c'est assez gênant.

— Si vous ne voulez pas nous la lire, au moins pouvez-vous nous la montrer, non ?

D'une main tremblante, Judith venait d'extraire de son sac une enveloppe blanche d'un format banal. Elle la tendit à Michel, mais c'est Claude qui, comme pour confirmer ses dires, s'en saisit. Ses yeux suivirent lentement les phrases manuscrites. Elle ne montra aucune émotion particulière. Les mots avaient un long chemin à faire pour que son cerveau enfin les digère tout à fait. Elle fixa Michel qui attendait, immobile, scrutant celle qu'il aimait. Elle lui tendit la lettre, et à son tour le regard de l'avocat vint parcourir le contenu de cette confession posthume.

Non, elle n'avait pas été écrite quelques jours avant, mais sûrement au tout début de l'histoire, quand elle avait appris sa grossesse. Elle relatait avec insistance cet amour qu'elle taisait, un amour pour son patron. Elle narrait aussi par le détail sa douleur de voir ce couple qui longtemps s'était déchiré avant de recoller les morceaux. Maryse avait aussi écrit ses regrets d'avoir un peu forcé

la main de Michel... enfin, pas vraiment la main, mais elle avouait aussi son plaisir de cette seule et unique nuit.

La seconde partie était plus spécialement consacrée aux examens médicaux qui avaient découlé de son état. Elle exprimait aussi son désir de garder cet enfant qui croissait en elle, et la lettre se terminait en jurant que son père ne saurait jamais rien de ce bébé pour ne pas briser le couple reformé. La main de Michel laissa presque choir le papier. Quand il leva les yeux vers son épouse, elle aussi espérait qu'il lui fasse un signe. Judith, la tête rentrée dans le cou, se taisait comme eux deux. Un lourd silence pesant s'instaura, chacun dans son coin se demandant ce que les deux autres pensaient.

Ce fut à nouveau Élyse qui sauva la situation. Élyse, la jolie poupée blonde qui avait faim et qui venait réclamer.

— Maman... qu'est-ce qu'on mangera à midi ?

— Tu aurais envie de quoi, ma chérie ?

— Des frites maman... papa Michel aussi, il les aime !

— Oui, alors des belles frites bien dorées. Et puis... tu en penserais quoi, d'avoir bientôt une petite sœur ?

— Une petite sœur ? Mais... je ne vais pas repartir à...

— Mais non, ma chérie ! Papa et moi nous sommes heureux avec toi, mais parfois les choses sont compliquées et une autre petite fille pourrait bien arriver aussi dans notre maison.

— Comment elle s'appelle, ma petite sœur ? Maman, elle est où, ma sœur ?

— Je crois qu'elle s'appelle... Michèle.

— Comme papa alors ? J'aime bien Michèle... Une petite sœur... quand est-ce qu'elle va venir ? Elle vient de la grande maison là-bas ?

— Non, ma chérie, mais c'est à papa de faire le nécessaire pour qu'elle vienne vite. Tu le veux aussi toi, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! Papa... tu vas faire quoi pour Michèle ?

— ...

Judith et Michel écoutaient cette conversation, et la secrétaire eut soudain comme un soupir. Un instant elle avait craint le pire, mais cette famille-là réservait bien des surprises.

— Bon, vous avez compris, Judith ? À partir de lundi nous sommes, toutes affaires cessantes, sur un des dossiers des plus brûlants de notre cabinet. Ce papier va me simplifier la vie ; vous me taperez un joli courrier aux services sociaux qui ont en charge la petite Michèle. Elle est ma fille, et sa place est ici, dans sa maison avec son père et une maman toute neuve.

— Merci, mon Dieu... Je suis certaine que, de là où elle se trouve, Maryse doit applaudir des deux mains. Vous voulez que je vous dise ? Vous avez une femme en or ! Bien peu auraient accepté cela. Je vous avoue que je ne sais pas si moi... j'en serais capable.

— Oui ? Mais si vous saviez, Judith, comme un bébé m'a manqué toute ma vie ! Alors celui-là est un cadeau du ciel. Quant à Élyse, eh bien je l'aime déjà tellement que nous ne pourrions plus nous en passer. Finalement, le Ciel est avec nous et notre vie est belle !

— Je vous envie...

— Et nous, nous vous invitons : nous vous gardons pour le déjeuner. Vous aimez les frites et les escalopes de veau aux girolles ?

⋆

L'arrivée de la petite Michèle apporta un nouveau bouleversement dans la vie du couple. Élyse se sentit du coup plus demandeuse, de peur que le bébé ne prenne toute la place dans le cœur de ses deux parents tout neufs. Côté libido, chez Claude, les premiers mois furent une Bérézina. La femme ne trouvait plus le courage de faire l'amour à son mari. Trop fatiguée par la fillette et sa petite sœur, elle s'endormait le soir à poings fermés. Michel, les premières semaines, trouva cela plutôt normal. Mais comme cet état perdurait, il se mit à devenir plus taciturne.

Au bureau, le seul endroit où tout allait encore comme il le souhaitait, Judith avait appris très vite à se vêtir plus élégamment, tout en se rendant finalement indispensable. Les clients de l'avocat le félicitaient de cette collaboratrice hors pair. Encore qu'en fait de pair... elle en avait une jolie sur le cœur, et de plus en plus souvent les regards du conseil traînaient sur cette avancée significative. Parfois, le souvenir de sa soirée avec Maryse lui revenant en mémoire, il songeait que la vie était mal foutue.

Sa Claude qui avait tant désiré des enfants était désormais en charge de deux gamines qui, finalement, le mettaient sur la touche, hors-jeu en quelque sorte, mais il se refusait encore à envisager une seconde erreur. Maryse avait été sa seule et unique faute, et il avait sous les yeux chaque soir, chaque jour, le reflet de ce coup de canif dans le contrat. Michèle grandissait avec Élyse au sein d'un foyer qui se dégradait de jour en jour. Oh, naturellement personne ne voyait ces deux-là qui s'éloignaient l'un de l'autre, mais la vision externe des choses était trompeuse.

Claude, en femme avisée et avertie, sentait bien que sa propre attitude face à son mari engendrait un nouveau malaise. Quelque part également une certaine forme de culpabilité, très vite réprimée par les deux feux follets qui occupaient désormais sa vie à temps plein. Si parfois elle avait des envies spécifiques, son corps la trahissait, et la fatigue n'était pas que dans sa tête. Elle prenait moins soin d'elle, elle se fanait sans doute plus vite aussi. Mais elle sentait confusément que son Michel risquait de lui échapper à tout moment. Comment concilier les deux amours si différents de sa vie ?

Elle aurait aimé en parler avec son mari, mais aborder le sujet la rendait fragile et elle pensait que ça la rendrait vulnérable, qu'il ne verrait dans ce genre de dialogue qu'un aveu, un constat même d'échec. Mais le voir se morfondre, se débattre avec des envies d'homme, et n'avoir pour toute réponse que le sommeil – le sien et celui d'une libido en berne – menait le couple tout droit vers

une nouvelle crise. Mais quelle solution adopter, quelle décision prendre ? Attendre davantage ouvrait la porte à une catastrophe, un précipice qui chaque jour s'élargissait plus encore que le précèdent et qui risquait de les anéantir pour de bon.

Elle changeait les langes du bébé alors que Michel finissait l'installation d'un portique. Élyse battait des mains et voulait à tout prix essayer cette balançoire toute neuve. Alors Claude, avec des yeux pleins d'amour, vit ces deux-là qui échangeaient bien plus que des sourires. Un mari en or et une fillette attendrissante alors que la toute petite gigotait comme pour montrer elle aussi une certaine joie de vivre. Elle devait réagir avant qu'il ne soit trop tard, et cette fois une parade devait être trouvée pour que revienne l'harmonie dans le couple. Alors qu'Élyse éclatait de rire sous les poussées de grosses pattes de son père, Claude vint les rejoindre.

— Maman... Michèle va aller aussi sur la balançoire ?

— Non, ma chérie, elle est trop petite. Tu vois, c'est encore un bébé. Mais quand elle tiendra assise, oui, vous jouerez toutes les deux. Est-ce que papa t'a montré comment faire avec les jambes pour te balancer ?

— Oui. Regarde, maman !

— C'est bien, ma chérie, mais papa et moi devons parler.

— Oh, vous allez partir dans la maison ?

— Non. Nous resterons sur la terrasse ; comme cela, nous pourrons te voir monter et descendre. Tu veux bien ?

— Oui. Je vais haut, regardez... Hou-hou !

L'air inquiet, Michel était venu s'asseoir près de son épouse. Michèle, sur les genoux de sa mère, battait des mains comme si l'air chaud de cette journée lui donnait envie de bouger.

— Il y a un problème, Claude ?

— Tu ne vas pas me faire croire que tu ne sais pas de quoi je veux t'entretenir.

— Ben... à vrai dire, je n'en ai aucune espèce d'idée.

— Tu rumines pourtant depuis des jours, ou plutôt des nuits devrais-je dire. Je sais que tu as souvent envie de faire... enfin, je le voudrais aussi, mais je suis trop fatiguée. Mais je ne veux pas te perdre une fois encore.

— Et tu préconises quoi, alors ?

— Je veux en discuter avec toi, pour que notre couple reprenne un semblant de vie ; je n'ai surtout pas envie que tu t'égares une fois encore dans d'autres bras : nous avons deux enfants désormais, et c'est suffisant, tu ne penses pas ?

— Je suis d'accord. Alors, quelle solution ? Tu sais que dans deux mois nous serons définitivement les parents de notre petite Élyse : pas question qu'elle retourne d'où elle vient !

— Oui, j'en suis consciente. Mais si une fois par semaine nous prenions une baby-sitter pour qu'elle s'occupe des enfants et que nous ayons un peu de temps pour nous ?

— Nous retrouver serait une bonne chose ; mais ne crains rien, je ne vais pas recommencer à me perdre dans d'autres bras. Je suis patient et je comprends que tu sois...

— Oui, je sais bien, mais même si je ne dis rien, tu me manques aussi.

— Je te manque ? Mais je suis là chaque fois que je ne travaille pas...

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire. Tu imagines que parce que j'ai deux enfants, je n'ai plus d'envies ? Que mon corps soit fatigué, c'est une chose ; qu'il n'ait plus de besoins en est une tout autre.

— D'accord. Je t'avoue que je frémis souvent de te caresser à nouveau, que nous nous retrouvions physiquement également, mais je ne veux rien brusquer, rien obliger.

— Non ! Et puis une fois de temps en temps, prendre une nounou pour nos filles, ça pourrait nous permettre de revivre aussi un peu ces moments tendres qui nous font défaut depuis...

— Fais comme tu le désires ; je me suis toujours fié à ton jugement, tu le sais bien. Ton instinct est toujours aussi aiguisé, et je veux te le redire : je t'aime !

— Alors c'est entendu. Je vais chercher une assistante maternelle pour quelques heures par mois ; nous verrons bien ce qu'il en ressortira. Je suis heureuse d'être une maman, mais je le serai tout autant de rester une femme. Ça te convient ?

— Quelle question... ça ne peut que m'aller, évidemment !

— Alors... si tu commençais par m'embrasser ?

Le baiser qui venait de s'échanger n'avait eu que deux spectatrices muettes, mais quel bonheur ! Le goût des lèvres qui se retrouvaient dans des saveurs de promesses à venir. Claude avait fermé les yeux, et à quelques pas d'eux deux de grands rires qui semblaient voyager dans l'espace, ceux d'une Élyse qui comprenait peut-être que certains nuages dispersés révélaient un nouveau ciel bleu. Michèle, quant à elle, s'était endormie bien au sec sur l'assise d'une balancelle qui restait porteuse d'amour.

⋆

La recherche d'une nurse ne prit que peu de temps à la brune. Elle voulut faire une surprise à son mari ; elle lui téléphona un après-midi sur les coups de quinze heures. Le rendez-vous fixé dans un hôtel pas très loin de son cabinet, s'il amusa Michel, le laissa néanmoins perplexe. Il s'y rendit prudemment. Au téléphone, sa belle ne lui avait donné qu'un code et le numéro d'une chambre. Il entra donc très précautionneusement dans cette pièce où l'obscurité régnait. Il fut soudain happé par deux mains qui le tirèrent vers le centre de la carrée. Il se laissa faire comme s'il s'était agi d'un premier rencard.

La voix de Claude, reconnaissable, lui dictait sa conduite :

— Ne bouge plus, s'il te plaît. Je veux te retrouver... à ma manière. Alors c'est moi qui édicte les règles, tu veux bien ?

— Humm... Pourquoi pas ?

Puis les mains qui le tâtaient partout s'agrippèrent à lui, fouillant sur les vêtements chaque centimètre de l'homme qui, debout, attendait patiemment la suite des évènements. Elle caressait lentement son torse, sans que rien d'autre que ses doigts ne soient en contact avec sa chemise sous sa veste entrouverte. Puis elle entreprit de défaire un à un les boutons qui fermaient encore sa liquette. Quand elle comprit que sans lui faire enlever son veston elle ne pourrait pas la faire glisser sur ses épaules, elle s'énerva quelque peu.

— Bon, eh bien aide-moi tout de même un peu ! Retire-moi cette... ce qui me gêne.

— Quoi ? Je ne dois pas bouger, ou je dois t'aider ? Il faudrait savoir ce que tu veux, ma belle.

— C'est toi que je veux ! Je veux te donner ce que tu as si patiemment attendu, avant qu'une autre secrétaire ne s'approprie ce que je convoite.

— Folle ! Personne ne peut te prendre ce que je t'ai donné.

— Oui... tu as déjà dit cela, et pourtant Michèle est là pour me prouver le contraire.

— Tu m'as fait venir ici pour me lancer des vacheries ?

— Non, non, Michel : tu es là parce que je veux rattraper le temps perdu et qu'à la maison, avec les enfants et la jeune fille qui les surveille, ce serait limité, question... cris, et que j'ai bien la ferme intention de te donner du plaisir, mais également d'en prendre. Ici, je me fiche d'ameuter tout le quartier.

— ... ?

Il avait souri, mais elle ne pouvait pas le voir, le savoir. Cependant, pour lui montrer sa coopération pleine et entière, il ôta cette veste qui la dérangeait dans ses plans. Aussitôt que celle-ci le quitta, elle reprit son effeuillage, mais un peu plus rapide cette fois. Il frissonnait d'aise de sentir que les pattes douces se frottaient à son torse. Les paumes bien à plat, elle les laissait errer un peu n'importe où et elles montaient pour mieux redescendre en griffant

de leurs ongles ces endroits où elles se promenaient. Mais au bout d'un long moment de jeu, elles s'attaquèrent enfin à la ceinture du pantalon.

Ce que les fureteuses découvraient avait déjà pris un volume appréciable.

— Ah-ah !... Monsieur est dans de bonnes dispositions ? Je vois – enfin, plutôt je sens – que notre petite affaire est bien engagée ! J'aurais presque envie de la croquer, petit écureuil qui adore les noisettes, mais aussi le gland... Et ce que je trouve là est... à mon goût !

— Oui, mais vas-y délicatement : c'est bougrement fragile, ça, Madame. Et puis j'aimerais que ça puisse encore servir quelques années, si c'est possible.

— Maître Michel a donc peur pour ses bijoux ?

— Ben... ce serait mentir que de dire non.

— Alors si tu me trompes une autre fois, je t'arracherai tout ceci avec... les dents. Tu t'en souviendras ?

— Comment oublier une pareille déclaration d'amour, ma belle ?

— Bien, bien ! Alors, grand nigaud, si tu te baissais un peu, juste pour que tes lèvres atteignent les miennes ? Un baiser serait trop te demander ?

— Non...

Le reste venait de se perdre dans l'écrasement de deux bouches qui retrouvaient une voie que depuis trop longtemps elles avaient délaissée. Ce bécot avait une chaleur très communicative, et là, sur le grand lit d'un hôtel à quatre sous, deux amants retrouvaient des gestes éternels. Les corps s'apaisaient dans des étreintes osées ; un corps-à-corps pour deux amoureux affamés, pour deux adultes qui revisitaient les amours clandestines. Les cris et les gémissements, comme les soupirs, se trouvaient mélangés. Indistinctement, voix masculine et féminine se mariaient dans des plaintes langoureuses.

Claude et Michel firent l'amour longuement, avec mille et une manières de se remettre en question. Tantôt elle prenait le dessus,

parfois c'était lui qui la chevauchait, mais cela n'avait aucune importance puisque les deux-là se reconnaissaient dans des mouvements si amples, si pleins de douceur que rien n'aurait su les arrêter. Mais elle reprit une fois encore la parole, et ce qu'elle lui réclama redonna un sursaut à sa flûte un moment désenchantée, un regain d'ardeur.

— Michel...

— Oui mon ange ?

— Tu sais ce que j'aimerais par-dessus tout, là, en cet instant ?

— Non... Dis-moi... ou plutôt ne me dis rien et laisse-moi faire.

Il l'avait alors placée en travers de ses genoux, et sur le cuir de ses fesses tendues comme une peau de tambour, un air de grosse caisse vint faire vibrer les murs et le cœur de la dame. Cette fessée magique, celle qui scellait le renouveau, celle demandée et donnée avec et par amour, claqua sur le postérieur de cette femme avide de plaisir. L'homme aussi jouit sans aucun doute de rougir ce cul de diablesse en rut. Et en cet instant, aucun des deux ne songeait à ces deux autres anges qui les attendaient à la maison.

Alors, sans crier gare, Claude eut un orgasme prodigieux. Un de ceux qui la secouent durant un temps indéfini. Quant à Michel, alors qu'elle partait sur des chemins où il n'avait plus sa place, la barre sur laquelle il écrasait le ventre de sa femme, cette trique d'enfer se liquéfia d'un coup. Par petites saccades, sa semence se répandit sur le ventre de la brune, mais elle était à mille lieues de s'en apercevoir.

Le calme après la tempête les vit discuter ferme d'autres entrevues tout aussi... bandantes. Elle avait aimé ; il y avait trouvé son compte. Donc ils se promirent de réitérer chaque fois que cela serait possible ce genre de fantaisie, et mon Dieu... les hôtels tels que celui-ci, il en existe partout. Donc ils se jurèrent que des petits moments de détente de cette espèce, ils s'en octroieraient chaque fois que la vie les rattraperait ou qu'ils se sentiraient moins bien

dans leur peau. Et cette situation pourrait bien durer jusqu'à ce que leurs deux oiseaux prennent leur essor et quittent le nid...

⋆

— Alors, Michel, si vous deviez résumer en quelques mots ces trente années passées à défendre les autres ?

— Je crois que je devrais surtout les dédier à Claude, mon épouse, qui à mes côtés a toujours su concilier notre vie de couple et nos métiers. Elle a aussi élevé nos deux filles avec un amour qui ne s'est jamais démenti.

— Vous diriez que c'est l'amour de votre vie ?

— Oui... avec un grand A !

— Et vos filles ? Comment voient-elles cette retraite qui vous arrive ?

— Elles ont leur vie propre à mener. Mais elles sont là ce soir, et j'en... Non : Claude et moi en sommes fiers. Regardez comme elles sont belles, deux petits soleils qui embellissent nos vies !

À quelques pas de là, une femme aux cheveux blanchis écrasait une larme alors qu'entourée de deux belles jeunes femmes une autre femme avec quelques années de moins avait elle aussi les yeux embués. Claude et Judith, amies de longue date, savouraient ce menu plaisir d'être ensemble ce soir pour le dernier discours du mari de l'un et patron de l'autre. Élyse et Michèle, les sœurs, se redressaient alors que se dessinait pour chacune d'elle un destin différent. Michèle marchait sur les traces de son père ; quant à Élyse, elle suivait celles de Claude.

Les vacances de septembre avaient vu le quatuor se reformer pour quelques semaines à goûter ensemble, et Claude en avait profité pour les emmener un dimanche matin en pèlerinage. Toutes trois s'étaient rendues par des chemins que seule la maman connaissait vers les cimes de ce Phény dont tous parlaient souvent. Le lac, lui, était toujours aussi bleu ou gris en fonction de la couleur du ciel. Et là-haut, tout comme un drapeau, les entonnoirs jaunes,

couleur or, garnissaient un panier et embaumaient la forêt. La saison des amours finissait pour la plus âgée des femmes alors que celle des plus jeunes allait sans doute bientôt débuter. Michel lui, quelque part plus bas, au fond de sa vallée, dormait sûrement encore alors que Claude enseignait à ses deux filles les endroits si simplement beaux qui offraient à toute la famille des moments merveilleux. Elles discutaient cuisine, mariant déjà ces gouttes d'or aux viandes délicates, aux légumes frais d'un jardin que la femme de l'avocat s'ingéniait à maintenir en état. Les haricots, les salades, les tomates, tous ces joyaux si doux au palais, ce n'était que justice de les associer aux ors de la Terre.

— Vous voyez, mes chéries, c'est ici que votre grand-père m'amenait alors que j'étais toute petite. Et ces girolles qui poussaient ici sont toujours là, cinquante ans plus tard ; et c'est comme l'amour.

— Maman... ça fait bien quinze ans que nous venons dans ce coin-là, mais jamais tu ne nous as parlé de ces choses-là... De papy non plus, tu ne nous en parlais jamais.

— Tu vois, Michèle, c'est... notre vie qui est là, étalée sous ces arbres. Chacun doit en prendre une part et en rendre aussi un peu.

— Mais moi, maman... le papy de Michèle, ce n'est pas vraiment le mien.

— Oh, que si ma chérie ! Tu sais, la famille c'est toujours là où on vit, et les gens que l'on aime sont autant de membres de celle-ci dans notre cœur.

— Mais... je ne comprends pas.

— Je veux dire par là que ce n'est pas le ventre qui fait la mère, mais bien le cœur. Je vous aime toutes les deux, et pourtant aucune de vous n'est sortie moi.

— Mais, maman, nous aussi nous t'aimons pour ce que tu nous as donné, ce que vous nous avez offert, papa et toi.

Une petite larme se mit à couler des yeux de Claude ; une larme qui, tombant sur le tapis de feuilles, fit briller ces belles girolles aux reflets de bonheur. Le panier, tout comme les âmes, était plein de

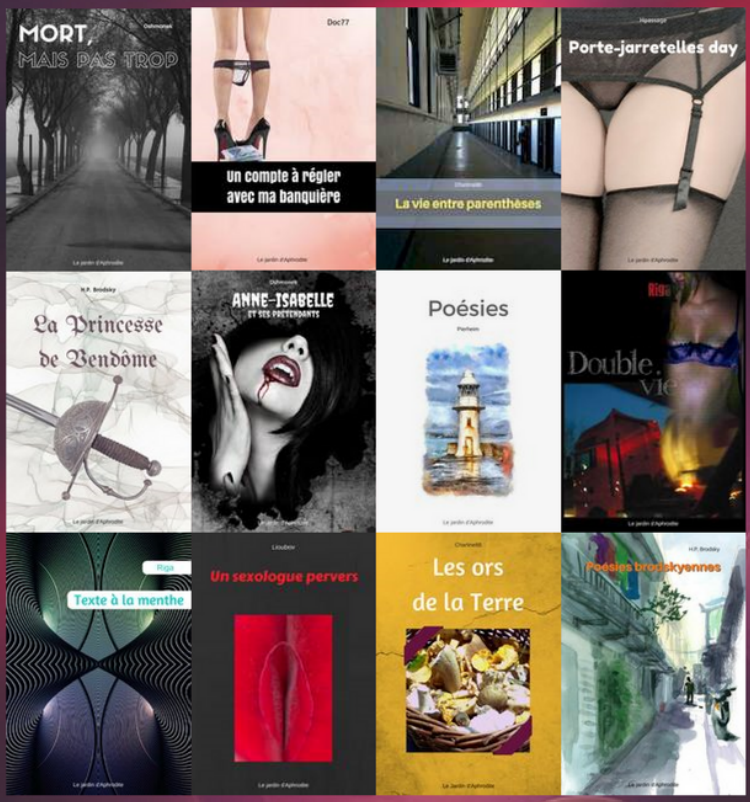
cette tendresse qui les soudait plus sûrement que des liens du sang. Claude, avec courage, se dit que sa vie était finalement agréable et belle. Quant à Michel, sa seule et unique faute avait des yeux d'un bleu intense et de si jolis sourires... Ils avaient enjolivé la vie de Claude ; alors pourquoi renier cette époque heureuse ?

Finalement, les ors de la Terre, en ventres ronds ou en gouttelettes jaunes comme ces champignons, tous étaient là pour satisfaire le monde pour qui savait l'apprécier. Et cette nouvelle existence qui s'annonçait, cet automne leur apporterait encore bien des joies. Les filles voleraient de leurs propres ailes, et eux se découvriraient des plaisirs plus calmes. Ils referaient l'amour avec sans doute moins de fougue, avec plus de tendresse aussi. Le temps qui coulait entre les doigts des uns et des autres avait, une saveur... une fragrance délicate.

Ça s'appelait le bonheur : celui d'être avec ces deux petites femmes, qui du reste étaient au seuil d'une vie amoureuse. Elle n'avait plus rien à leur apprendre ; elles devraient désormais s'instruire seules, profiter aussi de leurs erreurs, et l'amour qui rejaillirait sur Michel et Claude... c'était du solide, comme le soleil ou le lac. Il donnerait un jour – de cela Claude en était certaine – des chanterelles d'or, des champignons veloutés aux reflets de lumière, les ors de cette terre vosgienne si chers à son cœur.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite